

URBAIN GRANDIER
(1850)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

Urbain Grandier
drame en cinq actes et un prologue,
en treize tableaux

Théâtre-Historique. – 30 mars 1850.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN :978-2-924529-08-9

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une grande terrasse à arcades surmontées d'une galerie et tenant toute la largeur du théâtre. – À gauche, un pavillon avec balcon praticable. À droite, une entrée avec un escalier de huit ou dix marches montant à un étage supérieur. On parvient à la terrasse par un grand escalier pareil à l'autre et qui est appuyé au pavillon de gauche. À travers les arcades, on aperçoit la ville de Casal, puis la plaine, puis, au delà de la plaine, la chaîne neigeuse des Alpes.

Scène première

Une sentinelle, au pied de l'escalier, trois ou quatre serviteurs de la maison, groupés sur la terrasse.

PREMIER SERVITEUR, regardant

C'est lui !

DEUXIÈME SERVITEUR

Mais non ; puisqu'il est à Mantoue, comment veux-tu que ce soit lui ?

PREMIER SERVITEUR

Eh bien, il arrive de Mantoue. Parce qu'il avait quitté Casal, as-tu cru qu'il n'y reviendrait jamais ?

UNE FEMME

Moi, je suis de l'avis de Bartolomeo, je crois que c'est lui.

PREMIER SERVITEUR

C'est si bien lui, qu'il monte le même cheval qu'il avait quand il est parti il y a trois mois.

LA FEMME

Ah ! maintenant, je le reconnais... C'est madame la comtesse qui va être joyeuse !

PREMIER SERVITEUR

C'est mademoiselle Bianca qui va être triste !

DEUXIÈME SERVITEUR

Triste de revoir son frère ?

PREMIER SERVITEUR

Tais-toi donc ! un homme qui est cause que l'on entre au couvent quand on aimerait mieux se marier, est-ce que cela s'appelle un frère ?

LA FEMME

Oh ! je veux être la première à annoncer cette bonne nouvelle à madame la comtesse.

PREMIER SERVITEUR

C'est cela, faites votre cour !

LA FEMME

Qu'est-ce que cela te fait ? Ce n'est point à tes dépens. (Appelant.) Madame la comtesse ! madame la comtesse !

Scène II

Les mêmes, la comtesse, au haut de l'escalier ; puis Maurizio, montant l'escalier tandis que sa mère le descend.

LA COMTESSE

Eh bien, que signifie tout ce bruit ?

LA FEMME

C'est M. le comte, le seigneur Maurizio, notre jeune maître !

LA COMTESSE

Mon fils ?

LA FEMME

Lui-même. Tenez, le voilà qui monte l'escalier.

(Les serviteurs saluent.)

LA COMTESSE

C'est toi, mon cher enfant ?

MAURIZIO

Oui, ma mère. (Aux serviteurs.) C'est bien, bonjour.

LA COMTESSE

Et d'où vient que tu nous arrives ainsi sans prévenir ?

MAURIZIO

Parce qu'il y a huit jours, j'ignorais encore que je dusse venir. Son Altesse le grand-duc, ayant appris que les Français, conduits par le cardinal-duc, marchaient sur Casal, m'a envoyé prendre

des nouvelles. Ma foi, je n'ai pas perdu mon temps, et je suis arrivé tout juste pour assister à la prise de la ville. C'était la plus belle perle de sa couronne ducal, qu'il avait perdue et qu'il vient de retrouver. Celui qui lui en dira le premier mot ne sera pas mal reçu, et j'espère que ce sera moi.

LA COMTESSE

Ainsi, Casal est rendue ?

MAURIZO

Oui ; la nouvelle est toute fraîche, et j'ai vu le gouverneur en personne apporter les clefs au cardinal-duc, il y a de cela tout au plus un quart d'heure.

LA COMTESSE

Eusses-tu reconnu un prince de l'Église sous le costume que porte Son Éminence ?

MAURIZIO

Non, ma mère ; mais j'ai reconnu le vainqueur de la Rochelle, du Pas-de-Suze, de Privas, le premier ministre du roi Louis XIII enfin. Au reste, ce costume, à ce qu'on assure, lui est plus utile que le manteau de cardinal. Au métier qu'il fait, mieux vaut un casque qu'une barrette. Est-ce vrai que, hier, une balle espagnole a eu l'insolence de venir s'aplatir sur sa cuirasse ? J'ai entendu raconter cela au camp. On ajoutait même que, sans un soldat du régiment de Poitou, qui a tiré monseigneur d'une embuscade, c'était Son Éminence qui était prisonnière du gouverneur de Casal, au lieu que ce fût le gouverneur de Casal qui fût prisonnier de Son Éminence.

LA COMTESSE

En effet, il n'a été bruit que de cela toute la soirée ; on a cherché le soldat, mais inutilement.

MAURIZIO

Diable ! voilà qui fait l'éloge de sa modestie ; mais je suis tranquille, il se retrouvera.

LA COMTESSE

Tu es si bien instruit de toutes choses, que je ne te demande

pas si tu sais que le cardinal-duc nous a fait l'honneur de choisir ce palais pour son hôtel.

MAURIZIO

Et c'est un honneur qui aurait pu nous coûter notre palais, si les choses n'avaient pas tourné ainsi. En tout cas, je présume que ma bonne mère n'a pas laissé échapper cette occasion de lui parler de la vocation de son fils pour la diplomatie, et de sa fille pour le cloître.

LA COMTESSE

Oui, Maurizio, oui, je lui ai parlé de toi, et il m'a promis de te recommander au duc de Mantoue.

MAURIZIO

Et de ma sœur, qu'en a-t-il dit ?

LA COMTESSE

Il a compris qu'une grande fortune était nécessaire à l'héritier d'un grand nom, tandis que cette fortune est inutile à une jeune fille qui n'est appelée à jouer aucun rôle dans le monde.

MAURIZIO

Et vous avez obtenu... ?

LA COMTESSE

Une dispense pour Bianca ; demain, elle entre au couvent, et, dans un mois, elle fait profession.

MAURIZIO

Et l'a-t-il vue ?

LA COMTESSE

Bianca ? Non.

MAURIZIO

Et où est-elle ?

LA COMTESSE

Dans ce pavillon.

MAURIZIO

Ce pavillon est bien isolé, ma mère.

LA COMTESSE

J'ai la clef de la porte et la clef de la jalousie. On ne descend de la terrasse que par cet escalier, que garde nuit et jour une sen-

tinelle ; et, l'*Ave Maria* une fois sonné, nul ne peut sortir de la maison sans un ordre ou un laisser passer du cardinal.

MAURIZO

Allons, je vois que vous avez tout prévu... Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

LA COMTESSE

Le cardinal qui revient, sans doute.

MAURIZIO

C'est lui-même... Voyez donc, madame, quelle tournure guerrière il a à cheval, et si l'on ne dirait pas un cavalier consommé !
Sonnez les trompettes et agitez les bannières !

(On obéit sur la galerie. Fanfares.)

Scène II

Les mêmes, trois hommes qui viennent
relever la sentinelle de l'escalier.

LA NOUVELLE SENTINELLE

Le mot d'ordre ?

LA SENTINELLE QUI SE RETIRE

Paris et Piémont.

LA NOUVELLE SENTINELLE

La consigne ?

L'AUTRE SENTINELLE

Ne laisser sortir personne après le dernier coup de l'*Ave Maria* sans un laisser passer ou un ordre écrit du cardinal.

LA NOUVELLE SENTINELLE

C'est bien.

LA FEMME DE LA COMTESSE

Madame la comtesse ?

LA COMTESSE

Qu'y a-t-il ?

LA FEMME

Une dame française, qui se dit de noblesse, fait demander à madame la comtesse la permission d'attendre M. le cardinal sur cette terrasse : elle a une requête à présenter à Son Éminence.

LA COMTESSE

Qu'elle monte.

LA FEMME

Venez, madame.

Scène IV

Les mêmes, une femme voilée, puis Schomberg,
Olivier, le cardinal et son cortège.

La femme voilée passe devant la sentinelle, qu'elle regarde attentivement à travers son voile, salue la comtesse et va s'appuyer à une des arcades. – En ce moment, tout ce qui est en scène indique que le cardinal approche. Les serviteurs descendent l'escalier, entrent par la porte latérale et se groupent sur la terrasse et sur la galerie. – Des trompettes précèdent le cardinal. Hommes et instruments sont aux armes de France. Puis vient la bannière du cardinal, sur le même rang que la bannière de France. Puis paraît un officier, portant les clefs de Casal ; puis le cardinal, cuirassé, l'épée au côté : seulement, un page porte son casque ; il a la calotte rouge. – Puis viennent le maréchal de Schomberg, le maréchal de la Force, le maréchal de Marilhac, Olivier de Sourdis, Baracé, Nogaret et autres gentilshommes et capitaines.

SCHOMBERG

Son Éminence a désiré voir le soldat qui, hier, a été assez heureux pour venir à son aide.

LE CARDINAL

Dites pour me sauver la vie, maréchal. Où est-il ?

SCHOMBERG

C'est lui qui présente les armes à Votre Éminence.

LE CARDINAL

Ah ! ah ! en effet, je le reconnais. (À la sentinelle.) Comment t'appelles-tu ?

LA SENTINELLE

Urbain Grandier, monseigneur.

LE CARDINAL

Où es-tu né ?

GRANDIER

Au bourg de Rovère, près de Sablé, dans le bas Maine.

LE CARDINAL

À quel régiment appartiens-tu ?

GRANDIER

Au régiment de Poitou.

LE CARDINAL

Depuis combien de temps es-tu soldat ?

GRANDIER

Depuis trois ans.

LE CARDINAL

Est-ce la première fois que tu te trouves sous mes ordres ?

GRANDIER

J'étais au siège de la Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, à la prise de Privas.

LE CARDINAL

D'où vient que tu n'es pas encore officier, étant si brave ?

GRANDIER

C'est que, pour devenir officier, monseigneur, ce n'est point assez d'être brave, il faut encore être noble.

LE CARDINAL

Et tu ne l'es pas ?

GRANDIER

Je l'ai dit à monseigneur, je suis un pauvre paysan.

LE CARDINAL

Sais-tu lire ?

GRANDIER, souriant

Oui, monseigneur.

LE CARDINAL

Pourquoi souris-tu ?

GRANDIER

J'ai eu tort. L'orgueil est un des sept péchés mortels.

LE CARDINAL, se retournant vers Schomberg

Que dit-il, maréchal ?

SCHOMBERG

Il dit, monseigneur, ou plutôt il ne dit pas... mais je vais le dire pour lui, moi...

GRANDIER

Monsieur le maréchal !...

SCHOMBERG

Allons donc ! pas de fausse, ou plutôt pas de sottise modeste, Grandier. L'occasion ne se retrouvera peut-être jamais pareille à celle-ci. – Ce que ne vous a pas dit cet honnête garçon, monseigneur, c'est qu'étant neveu d'un homme très-savant, qu'on appelait Claude Grandier, il a étudié l'astrologie et l'alchimie avec son oncle ; c'est qu'ayant été élevé au collège des Jésuites de Bordeaux, il a appris les langues anciennes, de sorte qu'il parle latin comme Mathurin Régnier, et grec comme Conrard, et cela, sans compter l'anglais et l'allemand. En outre, il est peintre, musicien, algébriste... que sais-je, moi ?

LE CARDINAL

Oh ! oh ! voilà bien de la science pour un seul homme ! (À Grandier.) Quel est votre capitaine, mon ami ?

GRANDIER

M. Olivier de Sourdis.

LE CARDINAL

Neveu de M. d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux ?

SCHOMBERG

Lui-même.

LE CARDINAL

M. Olivier de Sourdis est-il là ?

OLIVIER, sortant de la foule

Me voici, monseigneur.

LE CARDINAL

Vous connaissez cet homme, monsieur de Sourdis ?

OLIVIER

Oui, monseigneur.

LE CARDINAL

Depuis longtemps ?

OLIVIER

Depuis que je me connais moi-même.

LE CARDINAL

Êtes-vous du même pays que lui ?

OLIVIER

Je suis de la Flèche, monseigneur, et nous avons été au collège ensemble. C'est moi qui l'ai engagé.

LE CARDINAL

Qu'en dites-vous ?

OLIVIER

Au collège, c'était un des meilleurs élèves ; à l'armée, c'est un de nos meilleurs soldats.

LE CARDINAL

Est-il aussi savant qu'on le dit ?

OLIVIER

Davantage, probablement, monseigneur.

LE CARDINAL

Pourquoi, étant si savant, s'est-il fait soldat au lieu de se faire clerc ?

OLIVIER, s'approchant du cardinal

Je crois le pauvre garçon amoureux d'une fille de noblesse, monseigneur, et il aura espéré faire son chemin par l'épée.

LE CARDINAL

Alors, c'est un homme qu'on peut avancer ?

OLIVIER

Ce sera justice.

LE CARDINAL

Vous me répondez de lui ?

OLIVIER

Comme de moi-même, monseigneur.

LE CARDINAL

C'est bien. (Se retournant vers un homme en noir qui a pris des notes.) Vous avez entendu ?

LE SECRÉTAIRE

C'est écrit, monseigneur.

LE CARDINAL

Vous entendrez parler de moi, Grandier.

GRANDIER

J'attendrai humblement les ordres de Votre Éminence.

(Olivier de Sourdis et le secrétaire font
trois pas en arrière. En se retournant, le cardinal
se trouve en face de la comtesse et de Maurizio.)

LE CARDINAL

Ah ! c'est vous, notre gracieuse hôtesse ?

LA COMTESSE

Son Éminence permet-elle que je lui présente mon fils, le
comte Maurizio dei Albizzi ?

LE CARDINAL

Vous m'avez déjà parlé de ce jeune homme, il me semble ?

LA COMTESSE

Oui, monseigneur, et même Son Éminence a daigné me
promettre pour lui sa haute protection.

LE CARDINAL

Vous aimez ardemment votre fils, comtesse ?

LA COMTESSE

Ardemment, oui, monseigneur.

LE CARDINAL

Vous l'aimez au point de lui sacrifier sa sœur Bianca ?

LA COMTESSE

Au point de lui sacrifier ma vie.

LE CARDINAL

Vous êtes au duc de Mantoue, comte ?

MAURIZIO

Je suis son secrétaire intime, monseigneur.

LE CARDINAL

Il vous a envoyé en Piémont ?

MAURIZIO

Pour avoir des nouvelles de Casal, oui, monseigneur.

LE CARDINAL

Vous désirez retourner près de lui avec une puissante recommandation ?

MAURIZIO

Je me regarderais comme un homme trop heureux si j'avais celle de Votre Éminence.

LE CARDINAL

Prenez les clefs de la ville que je viens de lui reconquérir, et portez-les-lui de ma part. C'est, je crois, la meilleure recommandation que je puisse vous donner.

MAURIZIO

Oh ! monseigneur !

LE CARDINAL

Ce n'est point tout. Écoutez bien ceci : Je désire avoir, de temps en temps, des nouvelles de Son Altesse, que j'aime et estime fort ; l'intérêt que je lui porte est même si grand, que je ne suis indifférent à rien de ce qui lui arrive, à rien de ce qu'il fait, à rien même de ce qu'il pense. Je vous autorise à m'écrire directement, une fois par semaine, comte Maurizio.

MAURIZIO

Monseigneur !

LE CARDINAL

Allez, monsieur ; à partir de ce moment, votre fortune est entre vos mains.

OLIVIER, qui a entendu

Ah ! pauvre Bianca, voilà qui m'explique pourquoi il t'a condamnée.

MAURIZIO, embrassant la comtesse

Adieu, ma mère, adieu !... (Bas.) Je vous recommande ma sœur.

(Il sort.)

Scène V
Les mêmes, hors Maurizio.

LA FEMME VOILÉE, s'avançant vers
le cardinal et mettant un genou en terre

Monseigneur...

LE CARDINAL

Qui êtes-vous ?

LA FEMME VOILÉE

Je suis la fille d'un de vos plus dévoués serviteurs.

LE CARDINAL

Que désirez-vous ?

LA FEMME VOILÉE

Être entendue en confession par Votre Éminence.

LE CARDINAL

Pourquoi venez-vous à moi, au lieu de vous adresser à tout
autre ?

LA FEMME VOILÉE

Parce que mon crime est si grand, que vous seul, monseigneur,
en vertu des pouvoirs que vous tenez de Rome, êtes assez grand
pour m'absoudre.

LE CARDINAL

Suivez-moi.

(Le cardinal sort. Tout le monde le suit, excepté
Urbain Grandier, Olivier de Sourdis, Nogaret et Baracé.)

Scène VI
Grandier, Olivier, Nogaret, Baracé.

OLIVIER

Nogaret ! Baracé !

NOGARET et BARACÉ

Nous voilà.

OLIVIER

Vous m'avez dit que je pouvais compter sur vous ?

NOGARET

Et nous te le répétons.

OLIVIER

C'est bien. Baracé, va m'attendre sur la route de Cérises.

BARACÉ

Avec combien de chevaux ?

OLIVIER

Avec trois : un pour elle, un pour moi, un pour mon laquais.

BARACÉ

Nous ne t'accompagnerons pas ?

OLIVIER

C'est bien assez du danger que je vous fais courir.

NOGARET

Et moi, que faut-il que je fasse ?

OLIVIER

Toi, va chercher l'échelle de soie ; assure-toi de la solidité des crampons, et viens me rejoindre ici.

BARACÉ

Ainsi, moi là-bas avec les chevaux ?

OLIVIER

Tout sellés, tout bridés.

NOGARET

Et moi ici ?

OLIVIER

Avec l'échelle de corde.

NOGARET et BARACÉ

Mais la sentinelle ?

OLIVIER

C'est Grandier... Je le connais... J'en fais mon affaire.

NOGARET et BARACÉ

Bien.

OLIVIER

Allez.

(Les deux jeunes gens sortent.)

Scène VII
Grandier, Olivier.

OLIVIER, allant à Grandier

Urbain !

GRANDIER

Mon capitaine ?...

OLIVIER

Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas ?

GRANDIER

C'est-à-dire qu'il y a déjà longtemps que vous me faites l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi.

OLIVIER

Tu m'as quelquefois parlé de ta reconnaissance pour les petits services que j'ai eu le bonheur de te rendre.

GRANDIER

Dix fois je vous ai dit que, le jour où vous me demanderiez ma vie, ma vie serait à vous.

OLIVIER

Eh bien, si tu crois me devoir quelque chose, Grandier, l'heure est venue de t'acquitter envers moi, et bien au delà.

GRANDIER

J'écoute.

OLIVIER

Grandier, tu tiens ma joie, mon bonheur, ma vie entre tes mains.

GRANDIER

Ordonnez, monsieur de Sourdis.

OLIVIER

Écoute, Grandier. J'aime ! Tu sais ce que c'est que d'aimer, toi aussi. Eh bien, j'aime Bianca comme tu aimes Ursule.

GRANDIER

Alors, vous l'aimez grandement et saintement, mon capitaine !

OLIVIER

Si l'on t'enlevait Ursule, que ferais-tu ?

GRANDIER

Je tuerais celui qui me l'enlèverait.

OLIVIER

Oui ; mais, si tu ne pouvais pas le tuer ? si celui qui te l'enlève était son frère ?

GRANDIER

Son frère ?

OLIVIER

Et si on te l'enlevait pour la donner à Dieu malgré elle ?

GRANDIER

Est-ce donc pour la faire religieuse qu'on vous la prend ?

OLIVIER

Oui.

GRANDIER

On la donne à Dieu malgré elle, et elle a une mère ?

OLIVIER

Oh ! c'est cette mère qui est sans pitié, sans entrailles ; c'est cette mère qui la sacrifie à la fortune de son fils.

GRANDIER

Pourquoi ne vous adressez-vous point au cardinal, qui a de l'amitié pour vous, monsieur de Sourdis ?

OLIVIER

Parce que les intérêts du cardinal passent avant ses amitiés, parce qu'il a acheté l'âme du frère en lui promettant que sa sœur serait religieuse, parce qu'il avait besoin d'un espion auprès du duc de Mantoue, et que Maurizio dei Albizzi sera cet espion, et cela, à la condition que l'on enterrera sa sœur vivante ! sa sœur qui, étant d'une autre lit que lui, possède toute la fortune.

GRANDIER

Et quand la conduit-on au couvent ?

OLIVIER

Demain.

GRANDIER

Vous aime-t-elle, monsieur de Sourdis ?

OLIVIER

Comme je l'aime, Urbain.

GRANDIER

De sorte qu'elle est décidée à fuir ?

OLIVIER

Elle n'attend que le signal.

GRANDIER

Il faut l'enlever, alors.

OLIVIER

Oh ! mon ami, tu m'aideras donc ?

GRANDIER

Ne vous ai-je pas dit que ma vie était à vous ? Après ma garde, disposez de moi, monsieur de Sourdis.

OLIVIER

Non, non, tu n'as pas besoin de quitter ton poste ; au contraire.

GRANDIER

Comment cela ?

OLIVIER

Elle est là, dans ce pavillon, enfermée dans sa chambre ; mais j'ai la clef de la jalousie, que j'ai fait faire d'après une empreinte en cire qu'elle m'a jetée.

GRANDIER, devenant grave

Alors, dépêchez-vous de l'enlever avant l'*Ave Maria*, mon capitaine.

OLIVIER

Avant l'*Ave Maria* ?

GRANDIER

Oui.

OLIVIER

Impossible ! l'*Ave Maria* va sonner dans dix minutes.

GRANDIER

C'est qu'après l'*Ave Maria*, c'est plus impossible encore, monsieur de Sourdis.

OLIVIER

Je ne comprends pas ; explique-toi.

GRANDIER

Il faut qu'elle descende par cette fenêtre, n'est-ce pas ?

OLIVIER

Oui.

GRANDIER

Il faut qu'elle passe par cet escalier ?

OLIVIER

Oui.

GRANDIER

Eh bien, mon capitaine, après le dernier coup de l'*Ave Maria*, nul ne peut sortir du château s'il n'est porteur d'un ordre ou d'un laissez passer du cardinal, c'est la consigne.

OLIVIER

Mais puisque c'est toi qui es de garde jusqu'à neuf heures...

GRANDIER, tristement

Oui, mon capitaine ; et c'est justement parce que c'est moi qui suis de garde que vous ne passerez pas.

OLIVIER

Grandier !

GRANDIER

La consigne, mon capitaine.

OLIVIER

Grandier, ta mémoire est bien courte, et ton dévouement bien scrupuleux.

GRANDIER

Vous êtes officier, monsieur de Sourdis, et, par conséquent, vous savez ce que c'est qu'une consigne. Monsieur de Sourdis, pardonnez-moi.

OLIVIER

Eh bien, comme votre officier, je vous ordonne de me laisser passer, entendez-vous ?

GRANDIER

Mon capitaine, je vous ai offert ma vie, tuez-moi ; je ne don-

nerai pas l'alarme, je ne crierai pas : « Qui vive ? » je ne me défendrai pas ; tuez-moi, je vous le conseille, car, vivant, non, sur mon honneur, je ne vous laisserai point passer.

OLIVIER

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quand tout était prêt, quand je touche au bonheur, quand il est là ! Grandier, au nom du ciel !... Tiens, tiens, voici l'*Ave Maria* qui sonne.

GRANDIER

Prenez garde ! on vient.

OLIVIER

Que faire, mon Dieu ? que faire ?

GRANDIER

C'est une femme ; sa mère peut-être. Éloignez-vous.

OLIVIER, se précipitant par les degrés

Oh ! Grandier, Grandier ! n'est-ce pas que tu te laisseras fléchir ?...

Scène VIII

Grandier, la femme voilée.

L'*Ave Maria* tinte lentement pendant toute cette scène. La femme voilée attend qu'Olivier de Sourdis se soit éloigné ; puis elle s'approche de Grandier et lève son voile.

GRANDIER, reculant

Jeanne de Laubardemont !

JEANNE

Ah ! tu m'as reconnue, Grandier ? C'est de bon augure.

GRANDIER

Que voulez-vous de moi, madame ? et que venez-vous faire en Italie ?

JEANNE

Je veux te rappeler que tu m'as aimée, Grandier, et je viens te dire, moi, que je t'aime encore.

GRANDIER

Hélas ! madame, cet amour dont vous parlez fut le premier rêve de ma jeunesse ; ma jeunesse est envolée, et elle a emporté

ses rêves avec elle.

JEANNE

Grandier, depuis que tu as quitté Bordeaux, et il y a cinq ans de cela, Grandier, je ne t'ai point perdu de vue, et j'ai été convaincue d'une chose.

GRANDIER

Laquelle ?

JEANNE

C'est que tu étais ambitieux.

GRANDIER

C'est vrai.

JEANNE

C'est qu'à défaut de la noblesse, que le ciel aveugle t'a refusée, tu voulais la science, tu voulais la richesse.

GRANDIER

C'est vrai.

JEANNE

C'est que, le jour où tu as quitté la plume pour l'épée, tu as dit : « Dans trois ans, je serai tué, ou je serai capitaine. »

GRANDIER

C'est encore vrai.

JEANNE

Savant, tu l'es autant que homme qui soit au monde ; riche, tu peux l'être ; capitaine, dis un mot, et tu le seras.

GRANDIER

Je ne vous comprends pas, madame.

JEANNE

Alors, je te répéterai ce que je t'ai déjà dit : Grandier, je t'aime !... Eh bien, qu'y a-t-il donc dans ce mot qui t'épouvante ? Ce n'est pas la première fois que je te fais cet aveu, et je t'ai vu l'implorer à genoux.

GRANDIER

C'est vrai, madame ; mais, quand j'implorais cet aveu, j'étais presque un enfant. Que voulez-vous ! quand on est jeune, on ignore ou l'on oublie. J'avais oublié que vous étiez riche, que

vous étiez noble, que vous vous nommiez Jeanne de Laubarde-
mont. Il ne m'a fallu qu'un mot pour me rappeler à la raison. Ce
mot a éclairé mon esprit ; j'ai compris mon néant comparé à votre
grandeur, et je me suis fait justice en me retirant.

JEANNE

Eh bien, toute réparation ne t'est-elle pas accordée, Grandier ?
Tu as oublié, et je me souviens ; tu t'éloignes, je te suis ; tu ne
m'aimes plus, moi, je t'aime encore. Oui, Grandier, comme tu le
dis, je suis riche, je suis noble, je m'appelle Jeanne de Laubar-
demont... Grandier, veux-tu de moi pour ta femme ? Je suis libre,
j'ai l'autorisation de disposer de ma main, et voilà un brevet en
blanc, signé du cardinal duc, qui fait mon futur époux capitaine.

GRANDIER

C'est cent fois plus que je ne mérite, madame... Dieu est
témoin que ma reconnaissance pour vous est profonde ; mais je
ne puis accepter.

JEANNE

Tu ne peux accepter ?

GRANDIER

Il n'y a pas d'union possible sans un amour mutuel.

JEANNE

Oui, et je t'aime encore, et tu ne m'aimes plus.

GRANDIER

Ce n'est point ma faute, madame ; quelque chose que je ne
puis dire, quelque chose de terrible a passé entre nos deux
amours et a tué le mien.

JEANNE

Ainsi, tu ne m'aimes plus, Grandier ?

GRANDIER

Je ne puis, du moins, accepter l'honneur que vous me faites.

JEANNE

Tu ne m'aimes plus... Avoue-le franchement.

GRANDIER

Je ne vous hairai jamais, voilà tout ce que je puis vous pro-
mettre.

JEANNE

Tu ne m'aimes plus... Dis donc que tu ne m'aimes plus !

GRANDIER

Je ne vous aime plus.

JEANNE, montrant un papier à Grandier

Laissez-moi passer, monsieur... Voici l'ordre du cardinal.

GRANDIER

Passez, madame.

JEANNE, sur la seconde marche

Grandier, je retourne en France ; tu n'as rien à faire dire à Ursule de Sablé ?

GRANDIER

Si fait !... Dites-lui que je suis son humble serviteur, madame, et que, exilé ou non, de près ou de loin, mon dernier soupir sera pour elle.

JEANNE, à part, en sortant

Oh ! c'était donc vrai ! il l'aime ! il l'aime !

Scène IX

Grandier, Schomberg, Olivier.

GRANDIER, la regardant s'éloigner

Pauvre femme !

SCHOMBERG, au haut des degrés

Grandier !

GRANDIER

Monsieur le maréchal ?...

SCHOMBERG

Son Éminence le cardinal-duc désire vous parler.

GRANDIER

Je ne puis quitter ce poste, monseigneur, je suis de garde.

SCHOMBERG

Holà ! quelqu'un qui prenne pour un instant la faction d'Urbain Grandier !... Son Éminence ne saurait attendre.

GRANDIER, bas, à Olivier, qui reparait

Monsieur de Sourdis, comprenez-vous ?

OLIVIER

Oh ! mon ami, merci ! merci ! (Haut.) Monsieur le maréchal, Urbain est libre, je ferai le reste de sa faction.

SCHOMBERG

Qui êtes-vous, monsieur ?

OLIVIER

Olivier de Sourdis, capitaine au régiment de Poitou.

SCHOMBERG

Ah ! oui !... Merci, monsieur de Sourdis... Venez, Grandier.

GRANDIER

Bonne chance, mon capitaine !

OLIVIER

Oh ! le brave cœur !

(Grandier monte, salue Schomberg
et entre derrière lui chez le cardinal.)

Scène X

Olivier, puis Bianca, derrière la jalousie ; puis Nogaret.

OLIVIER

Et maintenant, pas un instant à perdre ! (Allant au balcon.)
Bianca ! Bianca !

BIANCA

Est-ce vous, Olivier ?

OLIVIER

Oui, oui, c'est moi.

BIANCA

Mon Dieu, le moment est-il venu ?

OLIVIER

Non-seulement il est venu, mais encore nous n'avons pas un instant à perdre.

BIANCA

Vous savez que je suis enfermée ?

OLIVIER

Faites descendre un ruban à travers les barreaux de votre jalousie.

BIANCA

Attendez.

OLIVIER

Au nom du ciel, hâtez-vous !

BIANCA

Voici le ruban.

OLIVIER, attachant la clef au ruban

Voici la clef.

BIANCA

Quelqu'un !

OLIVIER

Ne craigniez rien, c'est un ami.

BIANCA

Je puis donc ouvrir ?

OLIVIER

Oui. (À Nogaret, qui entre.) As-tu l'échelle ?

NOGARET

La voici.

OLIVIER, jetant l'échelle à Bianca

Fixez les attaches au balcon, Bianca, et songez que c'est votre vie, c'est-à-dire plus que ma vie, que vous allez risquer.

(Nogaret fixe l'échelle sur la terrasse, Bianca attache l'autre extrémité au balcon, Olivier monte.)

BIANCA

Devant Dieu, c'est mon époux qui m'enlève, n'est-ce pas ?

OLIVIER, étendant la main

Devant Dieu, c'est votre époux que vous suivez, Bianca. Venez, venez !

(Au moment où elle touche terre, Grandier apparaît.)

BIANCA

Me voici !

NOGARET

Quelqu'un !

OLIVIER

Emmène-la, Nogaret, emmène-la ! Moi, s'il le faut, je me ferai

tuer ici.

BIANCA

Olivier ! Olivier !

(Nogaret l'entraîne.)

Scène XI

Olivier, Grandier.

OLIVIER, se jetant au-devant de Grandier

On ne passe pas !

GRANDIER

Monsieur de Sourdis ! monsieur de Sourdis ! je suis capitaine, j'ai cent mille livres pour lever une compagnie, six mois de liberté avant de rentrer sous les drapeaux. Oh ! monsieur de Sourdis, soyez aussi heureux que moi ! c'est tout ce que je souhaite.

(Il se précipite par les degrés.)

Scène XII

Olivier, un sergent et deux hommes.

LE SERGENT

Monsieur notre capitaine, en faction à la place d'Urbain Grandier ?

OLIVIER

Oui, monsieur. Son Éminence a fait appeler Urbain Grandier, et, de l'autorisation de M. de Schomberg, j'ai pris sa place un instant, comme vous voyez.

LA NOUVELLE SENTINELLE

Le mot d'ordre, mon capitaine ?

OLIVIER

Paris et Piémont.

LA NOUVELLE SENTINELLE

La consigne ?

OLIVIER

Ne laisser sortir personne sans un ordre ou un laisser passer du cardinal-duc. Bonne garde, messieurs !

(Il s'élançait à son tour dans l'escalier et disparaît,

tandis que le sergent et le soldat continuent
leur chemin et disparaissent sous l'arcade.)

DEUXIÈME TABLEAU

*Une chambre dans la maison natale de Grandier,
au village de Rovère.*

Scène première

L'abbé Grillau, puis Grandier.

GRILLAU

Je ne sais pas, mais il me semble que, pendant qu'ils sont allés sur la grande route au-devant de notre cher Urbain, il me semble que je me suis un peu endormi, moi. C'est étonnant ! cela me fait toujours cet effet-là quand je lis mon bréviaire.

GRANDIER, passant la tête par la fenêtre

Il ne faut pas dire cela devant monseigneur l'évêque, père Grillau.

GRILLAU

Tiens ! Grandier !... C'est toi, mon enfant ! c'est toi, mon Urbain !

GRANDIER, entrant par la porte

Oui, mon bon et cher instituteur, c'est moi, votre élève.

GRILLAU

Oh ! mon élève... En voilà un élève qui en remontrerait un peu à son maître.

GRANDIER

Pas du côté du cœur, au moins. Dites-moi, mon ami, rien de fâcheux n'est arrivé, que êtes seul ici ?

GRILLAU

Eh ! non, sois tranquille : est-ce que Dieu ne veille pas sur les braves gens ?

GRANDIER

Alors, ma mère et mon frère se portent bien ?

GRILLAU

À merveille ! et ils sont allés au-devant de toi.

GRANDIER

Ils sont allés, dites-vous ? Mon mauvais sujet de Daniel est donc ici ?

GRILLAU

Eh ! certainement. Ta mère n'a pas eu plus tôt ta lettre, que, comme elle ne sait pas lire, la pauvre chère femme, elle est accourue chez moi pour que je la lui lusse, et je ne la lui ai pas eu plus tôt lue, qu'elle m'a fait écrire à ton frère d'accourir afin que la fête fût complète. Oh ! il ne se l'est pas fait dire deux fois, et il est arrivé avant-hier, ton mauvais sujet de Daniel, comme tu dis.

GRANDIER

Si bien qu'ils sont allés au-devant de moi ?

GRILLAU

Oui.

GRANDIER

Sur la grande route ?

GRILLAU

Certainement.

GRANDIER

Ah ! voilà, c'est ma faute.

GRILLAU

À toi ?

GRANDIER

Oui, mon père, à moi ; j'ai oublié de leur dire une chose, c'est qu'il y a des souvenirs de jeunesse, des mystères d'enfance qui s'étendent dans la vie bien au delà de l'enfance et de la jeunesse ; quand on est né dans une grande ville comme Paris, on n'a pas de patrie, on a une rue, voilà tout ; mais, au village, c'est autre chose ; Virgile l'a dit, mon père: *O fortunatos nimium !...*

GRILLAU

Allons, voilà que tu vas parler latin ; tu te souviens bien que je n'en savais que ce que je t'en ai appris, en sorte que ce que tu sais, je ne le sais plus.

GRANDIER

Vous avez raison, mon père.

GRILLAU

N'importe ! que dit ce païen de Virgile ? Voyons, explique-moi cela en français, mon enfant.

GRANDIER

Ce qu'il dit ? Il dit : « Trop heureux ceux qui sont nés dans les champs, s'ils connaissent leur bonheur !... » Moi, je suis né dans les champs et je connais ce bonheur-là.

GRILLAU

Et tu te trouves heureux, alors ?

GRANDIER

Oh ! oui, bien heureux !

GRILLAU

Seulement, ce que tu m'as dit m'explique Virgile, mais ne me dit point pourquoi tu n'as pas rencontré ta mère.

GRANDIER

Pourquoi ? Écoutez bien : parce qu'en revenant, mon père, j'ai trouvé, aboutissant à la route, un sentier familial à mon enfance ; il m'a semblé aussi que ma belle jeunesse, toute couronnée de fleurs, m'attendait à l'entrée de ce sentier et me faisait signe de la suivre. Alors, j'ai quitté le grand chemin, le chemin qui conduit aux villes, pour suivre cette haie d'aubépines et de sureaux qui conduit au cimetière : c'est là que dorment mon père et mon oncle, mes deux maîtres après vous ; c'est bien le moins qu'on visite les morts avant les vivants, et qu'on les salue les premiers, puisqu'on les a quittés depuis plus longtemps.

GRILLAU

Cher Grandier ! savant comme un mage, et, avec cela, bon et pur comme un enfant !

GRANDIER

C'est que mon cœur n'a pas vieilli ; il y a vingt-cinq ans que je jouais dans ce sentier, que je cueillais des fleurs au pied de la haie, que je cherchais sous l'herbe des insectes d'or et d'émeraude... Eh bien, pour moi, c'était hier ; il n'y a pas une fleur que

je ne reconnaisse, pas une touffe d'herbe que je ne sache par cœur, et ce que je vais vous dire va vous paraître étrange : non-seulement je reconnais tout cela, mais il me semble que tout cela me reconnaît, que tout cela a des yeux pour me voir, une voix pour me saluer, une âme pour m'accueillir ; si bien que, lorsque je suis passé, si je me retourne et que j'écoute, je vois l'herbe et la fleur se pencher l'une vers l'autre, et je les entends se dire, dans la langue de l'herbe et des fleurs : « Tu sais, ma sœur, c'est lui ! »

GRILLAU

Vois-tu, quand tu me dis de ces choses-là, Urbain, je regrette que tu ne sois pas curé, que tu ne sois pas moine, que tu ne sois pas prêtre enfin. Ah ! les beaux sermons que tu aurais faits ! et comme tu aurais bien parlé du bon Dieu !

GRANDIER

Oh ! le bon Dieu n'a pas besoin de moi pour dire ses louanges, mon père. Quand il a fait le monde, il l'a empli de sa Divinité, et tout parle de sa puissance dans la création, depuis le brin d'herbe qui sort de terre jusqu'au soleil qui le fait fleurir...

GRILLAU

Grandier, mon bon ami, quand je suis près de toi, je me fais bien l'effet d'être le brin d'herbe, et toi le soleil. J'aime Dieu comme je puis, et toi comme tu sais.

GRANDIER

Et qui vous dit, mon père, que l'humilité de votre cœur ne lui est pas plus agréable que l'orgueil de mon esprit ? Vous enviez ma science ; eh bien, moi, Urbain le savant, comme vous m'appellez, moi, dès que je m'appuie sur vous, je me repose et je me sens meilleur. Oh ! cela est si vrai, mon ami, qu'au lieu de courir après ma mère, après mon frère, et vous savez si je les aime ! cela est si vrai, que je reste ici près de vous, car... je voudrais vous dire des choses que je n'ai pas dites aux plus savants, je voudrais vous faire une confession que je n'ai encore faite ni aux archevêques ni aux cardinaux.

GRILLAU

Une confession, à moi, Urbain ?

GRANDIER

Oui, plus qu'une confession même, un cas de conscience.

GRILLAU

Urbain, parfois on disait, tant tu étais savant ! on disait que tu étais sorcier. Aurais-tu vu le diable, par hasard ?

GRANDIER

Non, je ne l'ai pas vu ; mais peut-être lui ai-je donné prise sur moi. Un poète anglais que vous ne connaissez pas, mon père, dit que les âmes mélancoliques sont faciles à damner. Si j'étais sur la route de la damnation !

GRILLAU

Oh ! oh ! depuis ton voyage en Italie ? Dame, on dit que les Italiennes sont bien belles.

GRANDIER

Je ne sais pas comment sont les Italiennes, mon père ; car mon cœur était resté en France, et les yeux sans le cœur ne sont qu'un vain miroir qui peut refléter les objets, mais qui n'en garde pas le souvenir. Non, il y a plus longtemps que cela que je doute.

GRILLAU

Tu doutes, Urbain ! tu doutes ! et de quoi donc doutes-tu ?

GRANDIER

Oh ! rassurez-vous... De moi-même.

GRILLAU

Et à quel propos ce doute t'a-t-il pris ?

GRANDIER

À propos d'une puissance qui m'a été donnée.

GRILLAU

À toi ?

GRANDIER

Mais une puissance telle, une puissance si grande, si étrange surtout, qu'elle ne peut venir que du ciel ou de l'enfer, de Dieu ou du démon !

GRILLAU

Explique-toi, mon enfant.

GRANDIER

Je vais raconter, mon père, ce sera toute mon explication. Vous savez que mon frère a dix ans de moins que moi ; vous savez encore combien je l'aime ; aussi, quand il était tout enfant et que je l'entendais pleurer, j'allais aussitôt à lui. Hélas ! chez l'enfant comme chez l'homme, il y a toujours une souffrance au fond des larmes. Seulement, celui qui passe voit les larmes et ne s'inquiète pas de la souffrance ; de sorte que, si c'est un enfant qui pleure, on dit : « Il est méchant ! » si c'est un homme, on dit : « Il est faible ! » Mais moi qui savais le contraire, quand Daniel pleurait, j'allais à lui, et comme j'avais lu dans Platon un chapitre intitulé : *De la force de la volonté*, je lui prenais les mains et je le regardais fixement, avec la volonté absolue, constante, inflexible, que la douleur se calmât et que les larmes s'arrêtassent. Alors, tout ce que j'avais de facultés en moi enveloppait sa faiblesse dans leur puissance, et bientôt, en effet, comme par magie, je voyais la douleur se calmer et les larmes se tarir, puis le sourire jetait comme un doux rayon sur son visage, puis ses yeux se fermaient, puis venait le sommeil, un sommeil si doux, si charmant, si paisible, qu'il ne me semblait pas un sommeil humain. Un jour, enfin, ce sommeil me parut si plein d'ineffable béatitude, qu'il me sembla voir l'âme de l'enfant derrière ses lèvres entr'ouvertes. Alors, je lui parlai comme on parle, non pas au sommeil, mais à l'extase. Mon père, il me répondit !

GRILLAU

Tout endormi qu'il était ?

GRANDIER

Oui, tout endormi ; mais ce n'est point encore là qu'est la chose étrange, inouïe, miraculeuse : c'est que les obstacles matériels avaient disparu, et qu'à distance, à travers les murailles, il voyait en dormant.

GRILLAU

Grandier !

GRANDIER

Écoutez jusqu'au bout. Je lui avais demandé – c'était la première question qui s'était offerte à mon esprit –, je lui avais demandé où était notre mère. Alors, sans quitter sa place, sans se lever du fauteuil où il était assis : « Attends, frère, je la cherche » ; puis, les yeux fermés toujours : « Ah ! continua-t-il, attends, je la vois ; attends, elle cueille du buis au potager de l'étang, puis elle va le faire bénir à l'église... Tiens, ce n'est pas M. l'abbé Grillau qui le bénit ; c'est le vicaire... Ah ! la voilà qui sort de l'église ; elle s'arrête à causer avec mon oncle Claude... il lui donne une petite croix d'or... elle le quitte... elle vient... Ouvre-lui la porte, frère ! » Je cours à la porte : ma mère était sur le seuil. Elle avait été cueillir du buis au potager de l'étang ; elle avait été le faire bénir à l'église ; c'était le vicaire qui l'avait bénit et non pas vous. À cinquante pas d'ici, elle avait rencontré mon oncle Claude, et elle tenait dans sa main le petite croix d'or qu'il lui avait donnée et qu'elle porte encore à son cou.

GRILLAU

Tu es sûr de ce que tu dis là, Grandier ?

GRANDIER

Vingt fois j'ai renouvelé l'épreuve, et jamais il ne s'est trompé.

GRILLAU

Lui as-tu parlé de cela ?

GRANDIER

À Daniel ?... Non. Vous seul, Dieu et moi savons cela.

GRILLAU

Maintenant, Urbain, ne serait-ce pas ton frère, et non point toi, qui serait doué ? J'ai entendu raconter qu'il y avait des enfants et des vieillards qui avaient la double vue... et j'explique cela : les enfants étant près du berceau et les vieillards près de la tombe, enfants et vieillards sont près de Dieu, qui est le commencement

et la fin de toute chose.

GRANDIER

Je dirais comme vous, mon père, si Daniel était le seul sur lequel j'eusse essayé mon pouvoir.

GRILLAU

Tu l'as essayé sur d'autres que lui ?

GRANDIER

Écoutez, voilà où je crains bien d'être tombé dans une faute ; voilà où je tremble de voir le doigt du mauvais esprit.

GRILLAU

Parle.

GRANDIER

Il y a six ans de cela, j'étais à Bordeaux, je sortais du collège... Je devins amoureux d'une jeune fille ; son nom, je ne puis le dire... tout à l'heure vous comprendrez pourquoi ; seulement, elle était de noblesse. Malgré la différence de nos conditions, elle avait encouragé mon amour. Cependant, au milieu de nos heures heureuses quoique chastes, mon père, il passait parfois sur son front de subites tristesses qu'elle s'efforçait de me cacher, mais qui, malgré ses efforts, étaient aussi visibles pour moi que l'ombre de ces nuages qui courent sur les blés. Vingt fois je lui demandai ce qu'elle avait et pourquoi elle s'assombrissait ainsi tout à coup ; mais toujours elle refusa de me répondre. Un matin, après l'avoir quittée la veille au soir et pressée de questions inutiles, je reçus d'elle une lettre dans laquelle elle me défendait de la revoir. Je lus et relus cette lettre, et, avec l'instinct et peut-être l'orgueil d'un amant, je crus deviner, à une certaine hésitation dans le style, à une espèce de tremblement dans l'écriture, je crus deviner que cette lettre lui avait été imposée, que cette lettre, écrite par elle, lui avait été dictée par un autre. Le soir même, je devais retourner chez elle, car peu de jours se passaient sans que nous nous vissions. Elle habitait une maison isolée près de la rivière. La nuit venue, je me cachai parmi les aunes et les saules qui trempaient leurs branches dans l'eau. À dix heures, je vis

entrer chez elle un homme qui n'en sortit qu'à minuit. Il me sembla que je n'avais jamais vu cet homme, qui, d'ailleurs, se cachait dans un grand manteau. La fenêtre de la chambre de celle que j'aimais donnait sur un jardin où bien souvent nous nous étions promenés ensemble. Je franchis le mur de ce jardin ; la fenêtre était ouverte, mais les rideaux étaient tirés. Je montai le long du treillage et je parvins jusqu'au balcon. Elle était assise devant une table, la tête entre ses mains ; au bruit que je fis en enjambant la balustrade, elle releva le front. J'allais être surpris escaladant une fenêtre comme un voleur... elle allait appeler, crier peut-être... J'étendis le bras vers elle, et, sans la toucher, sans prononcer une parole, par la seule puissance de la volonté jaillissant de tous mes pores, je l'arrêtai. Elle demeura le regard fixe, immobile comme une statue. Alors, je reconnus ce sommeil étrange que j'avais déjà étudié chez mon frère... Mais, au lieu d'être calme et doux comme celui de Daniel, son sommeil, à elle, était agité, haletant, presque convulsif. Je voulus savoir si elle parlerait aussi, et je l'interrogeai. D'abord, elle s'obstina à se taire ; mais, à mon ordre, elle céda. Ah ! pourquoi ne resta-t-elle pas muette !... ma conscience ne serait point chargée aujourd'hui de ce terrible secret !... Mon père, je ne m'étais pas trompé : la lettre que j'avais reçue avait été dictée ; elle l'avait écrite malgré elle, obéissant à une puissance plus forte que la sienne. Cet homme que j'avais vu sortir de sa maison, c'était son amant... et cet amant... (baissant la voix) l'incestueux !... c'était son père !

GRILLAU

Mon Dieu !

GRANDIER

Chut ! l'ai-je dit ?... Du moins, je n'ai nommé personne, n'est-ce pas ?

GRILLAU

Et tu ne l'as pas revue depuis ce temps ?

GRANDIER

Je n'ai jamais cherché à la revoir, du moins.

GRILLAU

Tu as raison, Grandier. Il y a là-dessous une œuvre inconnue. D'où vient-elle ? Je l'ignore comme toi. Avais-tu sur toi quelque objet béni lorsque tu fis ces diverses expériences ?

GRANDIER

À la dernière, j'avais à mon cou cette médaille sainte que ma mère me donna le jour de mon départ.

GRILLAU

Alors, ce n'est pas le mauvais esprit qui est en toi, puisque cette médaille bénite eût été plus puissante que lui.

GRANDIER

Qu'est-ce donc, alors ?

GRILLAU

Écoute, Grandier, tu veux toujours éclaircir tes doutes ?

GRANDIER

Oh ! oui, mon père, je le veux.

GRILLAU

Eh bien, essayons dès aujourd'hui ; le plus tôt sera le meilleur. Je n'ai pas la prétention d'être un saint homme ; mais je suis un honnête homme qui défie Satan, Belzébuth, Astaroth et toute l'infâme légion ; tu feras devant moi l'essai de ce pouvoir sur ton frère ; pendant ce temps, je dirai un acte de foi, et, s'il y a du diable quelconque au fond de tout cela, si bien caché qu'il soit, il faudra qu'il montre le bout de l'oreille !

GRANDIER

Chut ! j'entends du bruit.

Scène II

Les mêmes, Daniel, à la fenêtre ; puis madame Grandier.

DANIEL

Ma mère ! ma mère ! cela ne m'étonne point si nous ne voyions pas venir Grandier : il est ici.

GRANDIER

Daniel ! cher enfant !

DANIEL, accourant

Bonjour, frère, bonjour !... Oh ! c'est moi qui l'ai embrassé le premier !

MADAME GRANDIER

Que dis-tu donc ? ici ? Grandier ici ? Mais par où es-tu donc passé, mon enfant ? Jésus, mon Dieu ! C'est vrai, le voilà. (Se pendant à son cou.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

GRANDIER

Ma bonne mère !

DANIEL

Je te le prête, tu me le rendras ? Ah ! c'était donc vous qui l'aviez accaparé, père Grillau ? On vous en donnera, des soldats du roi, pour les confisquer à votre profit ! (Ouvrant le bréviaire de l'abbé.) *Te Deum laudamus...*

GRILLAU

Que fais-tu donc, mauvais sujet ?

DANIEL

Tiens ! il est de retour, je chante le *Te Deum*.

GRANDIER

Oui, de retour, et bien heureux, ma mère ! car je ne vous ai pas tout dit dans ma lettre ; voyez comme je suis égoïste, j'ai tardé huit jours à vous faire part de mon bonheur, je voulais vous l'apprendre moi-même.

MADAME GRANDIER

Oh ! tout ce que tu fais est bien fait ; va, dis donc maintenant, puisque te voilà...

GRANDIER

Ma mère, je suis capitaine.

MADAME GRANDIER

Tu y es donc parvenu ? Et qui t'a fait capitaine, mon Dieu ?

GRANDIER

Le cardinal.

DANIEL

Comment ! tu es capitaine ? capitaine comme M. de Sourdis ? tu vas avoir des habits brodés comme les siens ?

GRANDIER

J'ai cent mille livres pour lever une compagnie.

MADAME GRANDIER

Et qui t'a donné ces cent mille livres ?

GRANDIER

Le cardinal.

DANIEL

Vive le cardinal !

GRANDIER

Ce n'est pas le tout.

MADAME GRANDIER

Comment ! ce n'est pas le tout ?

GRANDIER

Non, j'ai gardé le meilleur pour la fin, ma mère.

MADAME GRANDIER

Dis donc vite, alors !

GRANDIER

Six mois de liberté, ma mère, six mois à passer près de vous !

MADAME GRANDIER

Et qui te les as accordés ?

GRANDIER

Le cardinal.

MADAME GRANDIER

Saint homme !

DANIEL, criant à tue-tête

Vive le cardinal ! (Chantant et faisant tourner l'abbé.) Tra deri deri la la deri dera !

GRILLAU

Mais que fais-tu donc ?

DANIEL

Tiens ! quand je suis content, je danse : c'est ma manière de louer Dieu, à moi.

MADAME GRANDIER, regardant autour d'elle

Ah ! Grandier, mon enfant, comme tu vas trouver maintenant cette maison pauvre !

GRANDIER

Pauvre, ma mère ! pauvre, la maison où vous avez donné l'exemple de toutes les vertus ! pauvre, la maison où vous avez été chaste épouse, bonne mère ! pauvre, cette chapelle, cette église, ce temple, ma mère ! Si tout cet or qu'on m'a donné était à moi, je ferais enchâsser d'or le seuil que votre pied béni touche tous les jours !

MADAME GRANDIER

Au reste, tu vois, mon enfant, je l'ai rendue la plus belle possible, cette pauvre maison ; voilà les fleurs que tu aimes ; voilà ces belles étoffes que tu m'as envoyées d'Italie ; j'ai voulu qu'elle aussi te sourît, puisqu'elle allait te revoir.

GRANDIER

Oui, voici bien mes fleurs, voici bien mes étoffes ; mais il me semble qu'il manque une chose ici.

MADAME GRANDIER

Oui, cette belle madone que tu m'as envoyée de Suze, où tu l'as copiée, disais-tu, pendant ta garnison. Tiens, la voici : que voulais-tu que je fisse de ce brocart d'or, sinon un voile pour elle ?

(Elle découvre la madone.)

GRANDIER

Ah !

DANIEL

Grandier, est-ce que tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu, beaucoup même, à la demoiselle de Sablé, ta madone de Suze ?

GRANDIER

Chut ! enfant, ne rions pas avec les choses saintes. – Ma mère, vous croyez que je vous ai tout dit, n'est-ce pas ? Eh bien non, il me reste à vous apprendre un dernier bonheur ; mais, avant tout, dites-moi, comment se porte-t-elle ?

MADAME GRANDIER

Est-ce qu'on ne se porte pas toujours bien quand on est heureuse ?

GRANDIER

Elle est donc heureuse ?

MADAME GRANDIER

Presque aussi heureuse que moi.

GRANDIER

Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

MADAME GRANDIER

Dimanche dernier, à la messe.

DANIEL

Et moi, hier matin, dans le parc.

GRANDIER

Est-elle toujours belle ?

MADAME GRANDIER

Comme les anges.

GRANDIER

Ma mère, elle m'aime, elle est libre, elle m'attend !

MADAME GRANDIER

Elle est donc encore plus ma fille que tu n'es mon fils, car tu ne me dis cela qu'aujourd'hui, toi, et elle me l'a dit depuis un mois... Mais je suis là, j'oublie que tu as fait une longue route, que tu as chaud, que tu as soif, faim peut-être ; j'oublie que tu as envie de la revoir... Viens, Daniel, viens m'aider.

GRANDIER, répondant au regard de l'abbé

Non, ma mère, permettez, je le garde.

MADAME GRANDIER

Mais embrasse-moi donc, au moins !

GRANDIER

Oh ! oui, et jamais assez, ma mère !

(Madame Grandier sort.)

Scène III

Daniel, Grandier, Grillau.

DANIEL

Oh ! je sais bien pourquoi tu me gardes, va ! Je sais bien de qui tu veux parler.

GRANDIER

Ah ! tu sais cela, toi ?

DANIEL

Tu veux me parler de la demoiselle de Sablé ; tu me gardes parce que je t'ai raconté que je l'avais vue hier.

GRANDIER

Eh bien, oui ; que t'a-t-elle dit, cher enfant ?

DANIEL

Elle m'a demandé de tes nouvelles, elle m'a dit que je te ressemblais, et elle m'a embrassé au front.

GRANDIER, l'embrassant au même endroit

C'est tout ?

DANIEL

Puis elle m'a montré ses fleurs, ses oiseaux, le château, le parc, et elle m'a dit : « Tu sais que tout cela est à lui ? »

GRANDIER

Chère Ursule ! Alors, elle m'aime toujours ?

DANIEL

Oh ! cela, elle ne me l'a pas dit ; non ! mais je l'ai vu.

GRANDIER

Alors, tu connais le parc ?

DANIEL

Oui.

GRANDIER

Le château ?

DANIEL

Oui.

GRANDIER

Les appartements ?

DANIEL

Oui.

GRANDIER

Par conséquent, tu peux me dire où elle est en ce moment-ci.

DANIEL

Moi ?

GRANDIER

Oui ; ce qu'elle fait.

DANIEL

Comment veux-tu que je te dise cela ?

GRANDIER

Ce à quoi elle pense, enfin.

DANIEL

Ah ça ! mais je ne suis pas sorcier ! J'ai de bons yeux, c'est vrai, mais enfin, je ne puis voir d'ici à Sablé, moi...

GRANDIER

Ah ! si je voulais bien...

DANIEL

Comment ! si tu voulais bien, toi, je verrais, moi, à une lieue d'ici ?

GRANDIER

Oui.

DANIEL

Oh !

GRANDIER

Et tu me dirais ce que fait Ursule.

DANIEL

Oh ! oh !

GRANDIER

Et même ce qu'elle pense.

DANIEL

Allons donc ! tu te moques de moi, frère.

GRANDIER

Non, donne-moi tes mains.

DANIEL

Les voilà.

GRANDIER

Regarde-moi.

DANIEL

Je te regarde.

GRANDIER

C'est bien.

DANIEL

Oh ! Grandier... je me rappelle : Grandier, c'est comme lorsque j'étais enfant, et que je pleurais, et que tu me consolais en m'endormant... Ah !

(Il ferme les yeux.)

GRANDIER

Tenez, mon père, voilà qu'il dort.

GRILLAU

C'est, ma foi, vrai !

(La figure de l'enfant, d'animée
et de souriante qu'elle était, devient calme.)

GRANDIER

Daniel !

DANIEL, avec un autre accent
que lorsqu'il était éveillé

Frère ?

GRANDIER

Devine ce que je veux.

DANIEL

Oui, puisque je lis dans ta pensée... Tu veux que je te donne des nouvelles de la demoiselle de Sablé, n'est-ce pas ?

GRANDIER

Oui. Vois-tu ?

DANIEL

Ouvre-moi les yeux, frère.

GRANDIER

Attends.

(Il passe la main devant les yeux de l'enfant,
qui se fixent comme en extase.)

DANIEL

Je vois.

GRANDIER

Regarde ; vois-tu Ursule ?

DANIEL

Non, pas encore, je la cherche.

GRANDIER

Crois-tu que tu la trouveras ?

DANIEL

Certainement ! je vais aller partout où j'ai été avec elle hier.
Ah ! me voilà dans le parc d'abord.

GRANDIER

Y est-elle ?

DANIEL

Non, elle n'y est pas.

GRANDIER

Entre au château, alors.

DANIEL

C'est ce que je fais, je monte le perron... Ah ! mon Dieu !

GRANDIER

Quoi ?

DANIEL

Mais on dirait qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire
au château !

GRANDIER

Et que s'y passe-t-il ? Voyons, regarde.

DANIEL

Les domestiques courent, ils pleurent, les cloches de la cha-
pelle sonnent.

GRANDIER

Oh ! Daniel, tu te trompes... Regarde bien, écoute bien.

DANIEL

Oh ! je ne me trompe pas.

GRANDIER

Mais Ursule, la vois-tu ?

DANIEL

Non, non, je ne la vois pas.

GRANDIER

Ni dans le parc, ni dans le château ?... Mais où est-elle ?

DANIEL

Attends, attends, je vais les suivre.

GRANDIER

Qui ?

DANIEL

Les prêtres.

GRANDIER

Les prêtres ?

DANIEL

Oui, les voilà qui entrent au château.

GRANDIER

Que viennent-ils y faire ?

DANIEL

Attends ! attends ! ils montent l'escalier ; ils ouvrent une porte : c'est la porte de sa chambre. Ah ! pauvre Urbain ! je la vois, je la vois !

GRANDIER

Mon Dieu ! mon Dieu ! que lui arrive-t-il ? que fait-elle ?

DANIEL

Elle se soulève sur son lit, elle veut parler, elle retombe, elle se meurt... elle est morte !

GRANDIER, s'élançant hors de la chambre

Oh ! Ursule ! Ursule !

Scène IV

Daniel, Grillau, madame Grandier, accourant.

MADAME GRANDIER

Qui appelle ? qui crie ?... J'ai entendu la voix d'Urbain... (Apercevant Daniel renversé dans les bras de Grillau.) Daniel ! mon enfant ! Daniel !

DANIEL, se réveillant

Qu'est-il donc arrivé ?

GRILLAU

Emmenez cet enfant, emmenez-le, et je vous dirai tout.

TROISIÈME TABLEAU

Une chambre du château de Sablé. – Chambre mortuaire. Ursule est couchée, pâle et immobile, sur son lit ; elle a la couronne des vierges, le crucifix sur la poitrine, les mains croisées sur le crucifix. Les prêtres, les enfants de chœur et les diacres entourent son lit. Les serviteurs de la maison sont à genoux dans la chambre. – Le changement à vue se fait sur le chant du De Profundis.

Scène première

Ursule, couchée ; les prêtres, les serviteurs, priant.

UN PRÊTRE

J'ai, du plus profond de l'abîme,
Les bras tordus par la douleur,
Crié vers le Maître sublime :
« Pitié pour nous, pitié Seigneur ! »
(Musique religieuse.)

LE PRÊTRE, reprenant

« Pitié pour l'enfant éphémère
Dont l'œil si limpide et si doux,
Fermé sur le sein de sa mère,
N'a rien connu, pas même vous !

» Pitié pour le vieillard qui doute,
Sous le fardeau des ans plié,
Et qui, vers la fin de sa route,
Même vous, a tout oublié ! »

(Musique religieuse. Urbain Grandier paraît
et se met à genoux parmi les serviteurs.)

LE PRÊTRE, reprenant après avoir vu Urbain

« Pitié surtout au solitaire
Qui suit le sentier douloureux !
Le dernier qui reste sur terre,
Seigneur, est le plus malheureux ! »

(Musique religieuse. Les prêtres jettent de l'eau bénite sur la morte
et s'éloignent. Les serviteurs sortent les uns après les autres.)

Scène II

Grandier, puis madame Grandier et Daniel.

Urbain s'approche du pied du lit.

GRANDIER

C'est pour vivre avec toi sur la terre, chaste enfant, vierge pure, que j'ai voulu conquérir les honneurs et les richesses de la terre, et voilà que, pressée de recevoir la couronne des anges, tu es allée m'attendre au ciel. C'est donc au ciel désormais que doit tendre mes vœux, c'est au ciel que je vais te rejoindre. Adieu donc aux joies de la terre ! adieu à tous les hochets du monde ! adieu à tous les symboles de l'ambition ! Le royaume des cieux est au pauvre de corps, à l'humble d'esprit ; le royaume des cieux est à celui qui prie, et non à celui qui combat, à celui qui se courbe, et non à celui qui lutte. (Ici entrent la mère de Grandier et Daniel.) Donc, loin de moi les panaches flottants (il jette son feutre), les armes éclatantes (il jette son épée), les signes du commandement (il jette son écharpe.) Ursule, devant cet autel où vient de s'accomplir le mystérieux sacrifice de la mort, ton fiancé renonce, non pas à la vie, mais au monde. Dieu seul, qui donne la vie, peut disposer de la vie, et le seul suicide qui soit digne du chrétien, c'est le cloître. Ursule, à partir du moment où tu as exhalé ton dernier soupir, le capitaine Grandier a cessé d'exister pour faire place au moine Urbain. À lui donc la solitude, à lui la prière, à lui le cilice. Pardon, Daniel ! pardon, ma mère ! Quelque chose de plus puissant que vous m'arrache à vous.

(La mère de Grandier et Daniel
sont restés appuyés l'un contre l'autre.)

MADAME GRANDIER

Mon enfant !

DANIEL

Grandier !

GRANDIER

Daniel ! ma mère ! adieu ! (S'arrachant de leurs bras, et allant

tomber aux pieds de la morte.) À toi, Ursule, à toi, dans ce monde
et dans l'autre !

MADAME GRANDIER, levant les bras au ciel

Ainsi soit-il.

ACTE PREMIER
QUATRIÈME TABLEAU

L'église de Loudun.

Scène première
Mignon, Maurizio.

MIGNON

Dame, vous comprenez, monsieur le comte, c'est une chose sérieuse qu'une prise de voile, la professe surtout étant étrangère, et l'on tient à être en règle.

MAURIZIO

Eh ! mon cher monsieur, vous y êtes, en règle ! Voici votre dispense, voici la donation de six mille écus romains faite par la comtesse Albizzi à votre couvent, ou plutôt au couvent des Ursulines, dont vous êtes directeur. Enfin, voici pour vous la survivance à la cure de Saint-Pierre de Loudun, avec un bénéfice de trois mille livres pour vous faire prendre patience. Quant au reste, la chose est bien simple, mon Dieu ! Ma sœur, encore mineure, a été enlevée de la maison maternelle par un officier français, qui, pendant que nous avons obtenu sa mise en retraite chez les Ursulines de Loudun, l'a abandonnée et court l'Italie pour son plaisir. D'ailleurs, il me semble que Bianca ne vous fait pas résistance, n'est-ce pas ?

MIGNON

Non, monsieur le comte ; depuis qu'elle sait que M. de Sourdis ne l'aime plus, elle va, au contraire, au-devant de l'heure qu'elle semblait tant redouter auparavant.

MAURIZIO

Et, dites-moi, les vœux une fois prononcés, ils sont, en France comme en Italie, indissolubles, n'est-ce pas ?

MIGNON

Oui, monsieur le comte.

MAURIZIO

Oh ! c'est que vous avez un diable de parlement !

MIGNON

Il ne connaît pas des affaires ecclésiastiques.

MAURIZIO

De sorte que, quand même elle apprendrait, dame ! il faut tout supposer, quand elle apprendrait que nous nous sommes trompés à l'égard de M. de Sourdis, et que M. de Sourdis l'aime toujours...

MIGNON

M. de Sourdis aime donc toujours votre sœur ?

MAURIZIO

Eh ! mon Dieu ! qui vous dit cela ? Je suppose, moi !... Comment voulez-vous que je sache, en France, ce qu'il fait là-bas, en Italie ? On m'écrit qu'il va se marier avec la plus riche héritière de Turin ; je le crois, et vous devez le croire aussi, vous, jusqu'à ce que vous ayez preuve du contraire.

MIGNON

Je le crois aussi, monsieur le comte.

MAURIZIO

De sorte que, lorsqu'elle apprendrait que nous nous sommes trompés, et que, par conséquent, nous l'avions trompée, une fois les vœux prononcés... ?

MIGNON

Il n'y a plus moyen de revenir dessus ; non, monsieur le comte, et il n'y a pas d'exemple...

MAURIZIO

Bien, merci, c'est assez. Elle ignore que je suis ici, n'est-ce pas ?

MIGNON

Elle vous croit à Mantoue. Et comme, hier encore, nous lui avons remis une lettre de vous qui est censée venir d'Italie...

MAURIZIO

Bon ! je suis là, derrière ce pilier ; personne ne me connaît que vous, la supérieure et votre vicaire Barré ; je ne paraîtrais que

s'il était absolument besoin. Ah ! voici qu'on ouvre. Ne vous faites pas attendre, hein ?

MIGNON, se retirant

Monsieur le comte peut être tranquille. Tous les ordres sont donnés et toutes les précautions sont prises pour qu'il n'y ait aucun retard.

(Il s'éloigne.)

Scène II

Maurizio, puis le bailli, puis madame Grandier, Daniel.

MAURIZIO

Bien ! Cet homme est un ambitieux subalterne qui fera tout pour donner une fille d'une grande naissance au couvent qu'il dirige. Avec quel plaisir et quel orgueil il me faisait tout à l'heure l'énumération de ses pénitentes ! Est-ce qu'il croit par hasard que j'aurais mis ma sœur dans un chapitre qui n'eût pas été noble ?

LE BAILLI, s'approchant du comte

Monsieur est étranger ?

MAURIZIO

Oui, monsieur. Je désire assister à la prise de voile.

LE BAILLI

Et, en attendant, monsieur regarde notre église ?

MAURIZIO

Oui, monsieur.

LE BAILLI

Oh ! c'est une magnifique église ! Comment la trouvez-vous ?

MAURIZIO

Pas mal.

LE BAILLI

Comment, pas mal ?

MAURIZIO

Sans doute, pour une petite ville.

LE BAILLI

Oh ! oh ! Loudun n'est pas précisément une petite ville, monsieur ; d'ailleurs, il y a un bailliage. C'est moi qui suis bailli.

MAURIZIO

Je suis votre serviteur, monsieur.

(Il s'éloigne.)

LE BAILLI

C'est moi qui suis le vôtre... Je disais donc qu'il y a un bail-
liage, une abbaye, un couvent d'ursulines, où nous comptons les
noms les plus considérables de la province : une demoiselle de
Fasili, cousine du cardinal-duc, deux dames de Barbenis, de la
maison de Nogaret, une demoiselle de Baracé, une... (S'apercevant
qu'il parle seul.) Eh bien, mais il est poli, ce monsieur ! (Allant à la
mère d'Urbain, qui est agenouillée à une chaise.) Ah ! vous voilà,
madame Grandier ?

MADAME GRANDIER

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Est-ce que c'est Urbain qui fait le sermon ?

MADAME GRANDIER

Non, monsieur.

LE BAILLI

Tiens ! et pourquoi cela ? C'est pourtant son affaire, morbleu !
Bon ! moi qui jure dans une église ! mais, comme c'est pour
louer un saint, le bon Dieu me le pardonnera, car c'est un saint
que votre fils, à ce que disent toutes nos femmes, du moins.

DANIEL, entrant

Elles n'en disent pas autant de vous, monsieur le bailli.

LE BAILLI

De moi ? que disent-elles donc de moi ?

DANIEL

Oh ! je vous le répéterais bien, mais je n'ose pas dans une
église.

LE BAILLI

Avez-vous vu ce petit drôle !

DANIEL

Embrassez-moi, maman.

(Madame Grandier l'embrasse.)

LE BAILLI

Est-il vrai, madame Grandier, que votre fils ne vous a pas revue, ni vous ni son frère, depuis qu'il a prononcé ses vœux ?

MADAME GRANDIER

Vous savez, monsieur le bailli, que c'est un grand chagrin qui a déterminé Grandier à se faire prêtre. Les liens qui l'attachaient au monde n'ont pas été dénoués, ils ont été rompus, et, s'il nous eût revus dans le cours de la première année, il eût craint, a-t-il dit, que notre vue ne fît monter ses douleurs au-dessus de sa résignation.

LE BAILLI

Et quand y aura-t-il un an qu'il a fait profession ?

MADAME GRANDIER

Il y a un an juste aujourd'hui ; aussi, Daniel et moi, nous espérons bien l'embrasser aujourd'hui.

DANIEL

Oh ! sois tranquille, bonne mère : moi, j'entrerai dans le couvent... Je suis un homme, on ne fera pas attention à moi, et, une fois qu'il m'aura embrassé, il faudra bien qu'il t'embrasse.

MADAME GRANDIER

Je sais que je suis dans son cœur, comme il est dans le mien, et je prends patience, mon enfant.

LE BAILLI

Savez-vous qu'il n'a pas perdu son temps, votre fils !... Depuis un an qu'il est dans les ordres, le voilà supérieur de son couvent.

DANIEL

Tiens ! il était bien capitaine de sa compagnie !... il me semble que l'un vaut bien l'autre... Mais tenez donc, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Quoi ?

DANIEL

Voilà madame la baillive qui ne peut se placer, là-bas.

LE BAILLI

Oh ! bah ! bah ! bah !

DANIEL

Non, parole d'honneur, je crois qu'elle a besoin de vous. Ah ! si c'était Simonne, la tailleuse, vous ne vous feriez pas prier.

LE BAILLI

Veux-tu te taire, petit drôle ! veux-tu te taire !

(Il court à la baillive.)

DANIEL, s'approchant de a mère

Ma mère...

MADAME GRANDIER

Enfant, tu m'empêches de prier.

DANIEL

C'est que je voulais vous dire... Savez-vous une chose ?

MADAME GRANDIER

Laquelle ?

DANIEL

M. de Sourdis est en France.

MADAME GRANDIER

En France !... Mais on disait qu'il allait se marier en Italie ?

DANIEL

Eh bien, non, il est en France ! il est à Paris ! Il ne va pas se marier. Il paraît qu'il aime toujours mademoiselle Bianca ; que c'est après elle qu'il courait en Italie ; qu'on a trompé la pauvre fille en lui disant que M. de Sourdis en aimait une autre ; de sorte qu'elle va faire des vœux dont elle se repentira probablement toute sa vie.

MADAME GRANDIER

Et qui t'a dit cela ?

DANIEL

Ah ! mon Dieu, un de mes camarades, pour lequel M. de Sourdis a toujours été bien bon ; et comme M. de Sourdis ne se fiait à personne que lui, d'abord parce qu'il pense que, comme c'est un enfant, on ne le surveillera point, il lui a envoyé une lettre, en le suppliant de faire passer cette lettre à mademoiselle Bianca, avant qu'elle prononce ses vœux.

MADAME GRANDIER

Et a-t-il fait passer cette lettre, celui à qui M. de Sourdis l'avait envoyée ?

DANIEL

Non, pas encore.

MADAME GRANDIER

Pourquoi ?

DANIEL

Dame, maman, il craignait de faire mal, et comme vous êtes une sainte femme, et que vous ne pouvez donner que de bons conseils, il m'a prié de vous consulter.

MADAME GRANDIER

Dis-lui de la remettre, mon enfant... S'il est vrai qu'on trompe cette jeune fille, s'il est vrai qu'on force sa vocation en lui faisant un mensonge, ce serait un crime de lui laisser ignorer que M. de Sourdis l'aime toujours.

DANIEL

C'est bien... Maintenant, il aura la conscience tranquille.

(Mouvement dans l'église ; tous les assistants prennent place. L'orgue se fait entendre derrière le chœur ; les religieux chantent le *Salve regina*. Toutes les cloches sonnent.)

Scène III

Les mêmes, Bianca, la tête appuyée sur l'épaule d'une religieuse, soutenue par une autre, et suivie de l'abbesse. Aux deux côtés de l'abbesse, Mignon et Barré. Suite de religieuses.

LES ASSISTANTS, montant sur les chaises

Ah ! la voilà ! la voilà ! — Tu sais, c'est une Italienne. — Oh ! comme elle est pâle ! — Dame, on dit qu'on la force, la pauvre fille ! — Oh ! si c'était moi, comme je dirais non ! — Ça t'avancerait bien ! — On ne peut pas vous forcer. — Non, non, non. — Mais puisque c'est son amant qui l'abandonne, au contraire, et que c'est pour cela qu'elle se fait religieuse. — Ah ! pauvre enfant !

LE SUISSE

Silence !

DANIEL, se glissant jusqu'à Bianca

Prenez ce billet. (Il le lui pose dans la main.) Prenez donc !

(Bianca prend le billet machinalement et le garde dans sa main fermée. Les chants cessent, l'orgue s'arrête.)

MIGNON

Allons, mon enfant, il faut dépouiller toutes ces pompes mondaines... Il faut qu'il ne reste rien sur vous, comme il ne reste rien en vous, de ce qui appartient au monde, et, par conséquent, au démon.

BIANCA, tendant les mains pour qu'on ôte ses bracelets et ses dentelles, tendant son cou pour qu'on ôte son collier, sa tête pour qu'on ôte son voile

Faites, mes sœurs.

(On ôte tous les ornements mondains de la professe, aux chants des religieux et aux sons de l'orgue.)

DANIEL, bas, s'approchant de Bianca

Lisez donc !

MIGNON

Comment vous nommez-vous, ma fille ?

BIANCA

Bianca dei Albizzi.

MIGNON

Que demandez-vous ?

BIANCA

Que l'Église me reçoive dans son sein.

DANIEL, de même

Lisez donc !

MIGNON

Promettez-vous de dire la vérité ?

BIANCA

Je le promets.

DANIEL, de même

Mais lisez donc, c'est de lui !

MIGNON, désignant Daniel

Écartez cet enfant, qui trouble la cérémonie.

BIANCA, à part

De lui ! (Regardant le billet.) Ce billet !... Son écriture ! Mon Dieu !...

MIGNON

Qu'avez-vous, ma fille ?

BIANCA

Rien ! Je demande à me recueillir un instant. (Elle vient au pied de la croix.) Pardonne-moi, mon Dieu, si une pensée profane vient de rentrer dans mon cœur au moment où je vais t'appartenir ; mais une voix n'a-t-elle pas murmuré à mon oreille : « C'est de lui... » ?

L'ABBESSE

On lui a remis un billet, ce me semble ?...

MIGNON

Allez auprès d'elle, ma sœur, et priez-la...

L'ABBESSE

Je me nomme Jeanne de Laubardemont, je suis supérieure du couvent des Ursulines ; je ne prie pas, j'ordonne ou je me tais.

MIGNON

Alors, j'y vais moi-même.

(Il s'approche de Bianca, qui a lu le billet de Sourdis ; elle le regarde venir à elle.)

MAURIZIO, à part

Que se passe-t-il donc ?

MADAME GRANDIER

Est-ce qu'on lui a remis le billet, Daniel ?

DANIEL

Oui, ma mère, on le lui a remis.

BIANCA, à Mignon, en le regardant en face

Mon père, vous êtes un homme de Dieu, et, comme tel, vous ne sauriez mentir, n'est-ce pas ? Tout ce que l'on m'a dit est bien vrai ?

MIGNON

À quel propos me demandez-vous cela ?

BIANCA

Il est vrai que M. de Sourdis m'a oubliée, n'est-ce pas ?

MIGNON

Ma fille !

BIANCA

Qu'il est en Italie, n'est-ce pas ?

MIGNON

Ma fille !

BIANCA

Et qu'il va se marier à Turin ? Tout cela est bien vrai, car, en face de Dieu, vous n'oserez pas mentir ; répétez-moi donc que tout cela est vrai.

MIGNON

Ma fille !

DEUX RELIGIEUSES, revenant à Bianca

On vous attend, ma sœur.

BIANCA

C'est bien, me voici... Continuez votre interrogatoire, mon père, je suis prête à répondre.

MIGNON, reprenant

Bianca dei Albizzi, promettez-vous de dire toute la vérité ?

BIANCA, d'une voix presque menaçante

Je le promets.

MIGNON

Est-ce de votre plein gré et de votre libre volonté que vous êtes ici ?

BIANCA, à voix haute

Non ! C'est parce que l'on m'a trompée.

(Mouvement dans l'assemblée.)

VOIX CONFUSES

Elle a dit non ! — Elle a dit non ! — Elle a dit qu'on l'avait trompée.

LE BAILLI

Avez-vous entendu, madame la baillive ?

LES FEMMES

Oui, elle a dit non. — On l'a trompée, pauvre jeune fille !

MIGNON

Faites faire silence... (À Bianca, à demi-voix.) Réfléchissez à ce que vous avez dit, mon enfant. (Haut.) Faites-vous vœu de pauvreté, d'obéissance et de célibat ?

BIANCA, d'une voix forte

Non !

MIGNON

Ma fille, remettez-vous et écoutez-moi ; vous ne m'avez pas entendu.

BIANCA

Si fait ! Vous me demandez si je promets à Dieu pauvreté, obéissance et célibat ; je vous ai bien entendu, et je vous répons : Non, non, non, je ne promets rien.

L'ABBESSE, riant

Bon ! encore une âme qui se perd.

(Murmure, tumulte.)

LES RELIGIEUSES

Ma sœur ! ma sœur !

LES PRÊTRES

Ma fille !

BIANCA

Oui, c'est un grand scandale, je le sais ; mais il retombera sur la tête de ceux qui m'ont trompée. J'en appelle à vous tous qui m'écoutez, à tous ceux qui ont aimé une seule fois dans leur vie. On m'a dit que l'homme que j'aimais ne m'aimait plus ; on m'a dit qu'il avait quitté la France de peur de me revoir ; on m'a dit qu'il était en Italie, et qu'il allait épouser une autre femme ; et ainsi peu à peu, douleur à douleur, désespoir à désespoir, on m'a prosternée aux pieds de Dieu ; j'ai cru que j'avais tout perdu sur la terre, et j'ai demandé au ciel de me donner la prière... en place de l'amour. Mais on mentait : il m'aime toujours, il est en Fran-

ce ; il revient, il me dit de me conserver à lui, il me dit de ne pas faire de vœux, il me dit... (On la force de se mettre à genoux, on veut lui jeter un voile sur la tête ; elle se débarrasse du voile, ses cheveux tombent, une religieuse s'approche avec des ciseaux ; Bianca se débat un instant en disant.) À moi ! à moi ! (Puis elle s'échappe des mains de celles qui l'entourent et vient jusque sur le devant en criant.) Non ! non ! non ! je ne veux pas qu'on me coupe les cheveux, je ne le veux pas ! Non ! non ! non ! je ne le veux pas !

(Tumulte, grand bruit dans l'assistance.)

Scène IV

Les mêmes, Olivier, hors de l'église.

OLIVIER

Bianca ! Bianca !

BIANCA

C'est lui !... c'est sa voix !... Laissez-moi passer !...

OLIVIER, dans l'église

Bianca !... est-il temps encore ?... Oh ! je te disputerai à tout le monde, même à Dieu !

(Il tire son épée.)

MAURIZIO

L'épée au fourreau, monsieur, si vous ne voulez pas avoir le poing coupé pour avoir tiré l'épée dans une église !

OLIVIER

Maurizio ici !

BIANCA

Mon frère en France !

MAURIZIO

Je suis le frère de cette jeune fille, je représente toute sa famille, qui la voue à Dieu par ma voix, et voici un ordre du cardinal-duc qui enjoint d'achever la cérémonie nonobstant toute opposition. (Aux soldats qui sont dans l'église.) Faites votre devoir.

OLIVIER

Oh ! Nogaret, Baracé, à moi ! fût-ce de force, il faut que nous l'enlevions !

BIANCA, allant embrasser la croix
 Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai donc plus d'espoir qu'en
 vous !

Scène V

Les mêmes, Grandier, étendant la main au-dessus de Bianca.

GRANDIER

Qui donc veut donner à Dieu une épouse malgré elle et malgré
 lui ?

TOUS, reculant

Urbain Grandier ! Urbain Grandier !

(Tumulte.)

BIANCA

Oh ! soyez mon appui, mon soutien, mon sauveur !

GRANDIER

Laissez passer M. de Sourdis.

(Les gardes hésitent.)

MAURIZIO

Je parle au nom du cardinal-duc, prenez garde !

GRANDIER

Et moi, je parle au nom de Dieu !... Laissez passer M. de
 Sourdis.

(Les rangs des soldats s'ouvrent.)

OLIVIER

Grandier, mon ami !

GRANDIER, remettant Bianca
 entre les mains de Sourdis

Ma fille, vous eussiez fait une mauvaise religieuse ; Dieu pré-
 fère que vous soyez une honnête femme. Allez !

L'ABBESSE, à part, regardant Grandier

Cet homme est trop beau pour une créature terrestre. Il faut
 que ce soit un ange ou un démon.

CINQUIÈME TABLEAU

La cellule de Grandier. – Cellule de peintre, de savant, de musicien, aussi bien que cellule de moine. Le portrait de la Vierge que l'on a vu chez Urbain Grandier, et qui n'est autre que celui d'Ursule de Sablé. Un beau rayon de jour pénètre dans la cellule, à travers une fenêtre toute tapissée de fleurs.

Scène première
Grandier, un religieux.

GRANDIER, assis et
remettant une lettre au moine

Cette lettre, comme vous le voyez, mon frère, est pour M. d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Je lui rends compte de ma conduite dans toute cette affaire ; je lui raconte dans les moindres détails ce qui vient de se passer au couvent des Ursulines. Je lui dis que cette prise forcée de voile était un sacrilège ; il est important que cette lettre arrive le plus tôt possible. Je pourrais être prévenu par quelque déclaration ennemie. Le messenger ne s'arrêtera en route que le temps absolument nécessaire et descendra directement à l'archevêché. Allez, mon frère.

(Le religieux s'incline et sort.)

Scène II
Grandier, seul.

Ma mère était là, Daniel y était aussi ; mes bras se sont ouverts malgré moi pour les serrer sur mon cœur. Pauvre Grandier, que tu es faible encore !... Ô mon Dieu ! pourquoi mêlez-vous donc à l'amour que je leur porte le souvenir d'un autre amour ? Non, je ne les reverrai pas encore, je leur parlerais d'elle, et c'est bien assez d'en parler à vous, mon Dieu, qui en avez fait un ange, et qui l'avez assise à vos côtés. Elle les a connus, elle les a aimés ; si je les revoyais, c'est comme si je la revoyais, elle... Oh ! non, je ne les reverrai pas, pas encore du moins.

Scène III

Grandier, le religieux, puis le bailli.

LE RELIGIEUX

Votre commission est faite, mon révérend père, et le messenger va partir à l'instant même.

GRANDIER

Reveniez-vous pour me dire cela seulement ?

LE RELIGIEUX

Je revenais pour vous dire, mon révérend, que M. le bailli demande à vous parler.

GRANDIER

Le bailli ?

LE RELIGIEUX

Il a, dit-il, une communication importante à vous faire.

LE BAILLI, de la porte

Est-ce que je vous dérange, mon révérend ?

GRANDIER

Non pas.

LE BAILLI

C'est que, dans ce cas, je reviendrais un autre jour.

GRANDIER

Entrez, je vous prie, monsieur le bailli.

Scène IV

Grandier, le bailli, puis Daniel.

LE BAILLI

Ah ! me voilà dans le *sanctum sanctorum*. C'est ici que vous faites ces beaux sermons que vous nous débitez en chaire ; c'est ici que vous composez cette belle musique qu'on nous chante au salut ; c'est ici enfin que vous peignez ces tableaux que les étrangers qui visitent nos églises croient que nous faisons venir de Venise, de Florence ou de Rome.

GRANDIER

Monsieur le bailli, je n'ai pas quitté le monde seul, j'ai emme-

né avec moi dans la solitude un ami fidèle, un compagnon assidu : le travail.

LE BAILLI

Le fait est que vous avez le droit de le prêcher aux autres, vous. De ma chambre à coucher, je vois la fenêtre de votre cellule ; eh bien, à quelque heure de la nuit que je m'éveille, si je regarde par ici, votre lampe brûle. Vous ne dormez donc pas, vous ?

GRANDIER

Je dors peu, du moins.

LE BAILLI

De sorte que vous vous occupez sans cesse ?

GRANDIER

Le temps est un serpent qui mord celui qui ne sait pas l'employer, et qui caresse celui qui sait le mettre à profit.

LE BAILLI

Et vous ne croyez pas ces occupations un peu profanes ?

GRANDIER

Mon, monsieur le bailli, car je crois que le Seigneur est au fond de toute chose, et, vous savez, qui croit, voit. Moi, je vois Dieu partout. Ce problème que je demande à la science, c'est Dieu. Cette mélodie que je cherche dans la musique, c'est Dieu. Ce beau idéal que je rêve dans la peinture, c'est Dieu. Tout ce qui est grand et beau vient de Dieu et retourne à Dieu... Mais vous avez, dites-vous, une communication importante à me faire, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Ah ! d'abord, je voudrais vous féliciter sur ce que vous avez fait aujourd'hui à l'église, à propos de cette pauvre fille que l'on voulait faire religieuse malgré elle.

GRANDIER

Vous ne me blâmez donc pas de lui être venu en aide ?

LE BAILLI

Oh ! non, bien au contraire, ni nos femmes non plus. Ah ! si

vous pouviez écouter à toutes les portes, je suis sûr qu'il n'y a pas, à l'heure qu'il est, excepté peut-être au couvent des Ursulines, une seule commère dans tout Loudun qui ne chante vos louanges. Ah ! prenez garde ! si cela continue, je crois que vous en damnerez encore plus que vous n'en sauverez.

GRANDIER

Ainsi, vous trouvez que j'ai fait ce que je devais faire ?

LE BAILLI

Oui, oui, oui, quoiqu'il y ait danger à cela. Savez-vous que la chose pourrait bien mal tourner pour vous ?

GRANDIER

Ah ! ah ! vous pensez que ma désobéissance, ou plutôt mon opposition aux ordres du cardinal... ?

LE BAILLI

Non, je ne m'effraye pas beaucoup des grands ennemis, je n'ai peur que des petits ; le cardinal a trop de choses à faire pour s'occuper de vous ; mais prenez garde à Mignon, le directeur de nos béguines, à qui vous enlevez une dot de six mille écus ; mais prenez garde à Barré, son vicaire ; ils ont du temps de reste, eux, et, quand ils l'emploieraient à vous faire pièce, cela ne m'étonnerait point.

GRANDIER

Est-ce là la communication importante que vous aviez à me faire, monsieur le bailli ? En ce cas, je vous remerciais du plus profond de mon cœur de vous être dérangé à mon intention.

LE BAILLI

Non, ce n'était pas cela encore. Je viens – comme vous êtes non-seulement un saint homme, mais encore un savant docteur, monsieur Grandier, je viens vous faire part de certains bruits qui commencent à courir par la ville, et vous demander si vous croyez à leur réalité.

GRANDIER

Ah ! vous voulez parler des apparitions qui ont lieu dans certaines parties du vieux château de Loudun ?

LE BAILLI

Oui ; et cela, malgré le voisinage du couvent de nos ursulines.

GRANDIER

Vous attachez de l'importance à tous ces commérages de vieille femme, monsieur le bailli ? Vous êtes bien bon.

LE BAILLI

Eh ! eh ! des gens fort sensés et aucunement timides m'ont assuré, mon révérend, avoir, en passant le jour près d'une ouverture donnant sur les caveaux du couvent, entendu comme des gémissements, comme des plaintes, comme des prières ; tandis que d'autres, en passant la nuit près du cloître, m'ont dit avoir vu – oh ! de leurs yeux vu ! – de grandes formes blanches errant sur les terrasses, et faisant avec leurs voiles des signes de menace aux curieux.

GRANDIER

Des signes de menace avec des voiles ne sont pas des signes bien dangereux, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Alors, vous ne croyez pas aux apparitions ?

DANIEL, passant par la fenêtre et
allant se cacher derrière le rideau

Eh bien, si tu n'y crois pas, frère, je vais t'y faire croire, moi.

LE BAILLI

Il me semble pourtant que les livres saints... Ah ! vous n'y croyez pas ?

GRANDIER

Je ne dis point cela, monsieur le bailli. Je crois à tous les faits contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et même à quelques-uns de ceux qui sont rapportés dans les livres païens. Or, je vois, dans la Bible, que l'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse d'Endor, est apparue à Saül. Je vois, dans l'Évangile, que le Christ est apparu à Madeleine. Enfin, je vois, dans Plutarque, qu'à Sardes le spectre de César s'est fait visible pour Brutus et lui a annoncé que sa seconde apparition à Philippes serait sa défaite et sa mort. Je serais donc mal venu, moi pauvre soldat

d'hier, pauvre moine d'aujourd'hui, de lutter contre de pareilles autorités, et je crois à ces apparitions : aux deux premières comme articles de foi, à la troisième comme fait historique. Mais je crois que, pour troubler ainsi l'ordre ordinaire de la nature, je crois que, pour que sortent du tombeau ceux que la mort y a une fois couchés, je crois qu'il faut à Dieu, c'est-à-dire à la suprême unité, au suprême pouvoir, à la suprême intelligence, je crois qu'il faut de puissants motifs. Or, ce motif était puissant à l'endroit de Saül, puisqu'il s'agissait de la vie et du bonheur d'un peuple, que l'ombre de Samuel venait disputer à la folie de son roi. Or, ce motif était puissant à l'égard de Madeleine, puisqu'il s'agissait, par l'organe d'une des saintes femmes qui avaient assisté à sa mort, de proclamer la résurrection du Christ. Or, ce motif était puissant vis-à-vis de Brutus, puisque c'était l'avis donné, au meurtrier par la victime, que le meurtre politique est non-seulement infâme et odieux à l'égal des autres meurtres, mais encore inutile. Voilà les apparitions auxquelles je crois, monsieur le bailli, et cela, parce qu'elles sont un grand but d'humanité, de foi ou de doctrine ; mais aux apparitions qui ont pour but d'éloigner les curieux d'un soupirail, d'une carrière ou des ruines d'un vieux château, non ! à celles-là, je vous avoue que j'y crois peu ou plutôt pas du tout.

LE BAILLI

Mon cher Grandier, vous parlez comme un livre, et même je dirai qu'il y a bien des livres qui ne parlent pas comme vous. Mais si ces apparitions se confirment, comme c'est moi qui, en ma qualité de bailli, ai certaine responsabilité vis-à-vis de mes concitoyens, que faudra-t-il que je fasse ?

GRANDIER

Vous viendrez me trouver un soir, monsieur le bailli. Je détacherai de la muraille cette palme qui m'a été rapportée de Jérusalem et qui, lorsqu'elle tenait à sa tige, ombrageait le divin tombeau de Notre-Seigneur. Et, ce rameau béni à la main, j'irai moi-même, confiant dans la pureté de mon cœur et dans l'as-

sistance de Dieu, m'assurer de la vérité.

LE BAILLI

Mon révérend, vous êtes un grand courage et un grand esprit. Il y a à la fois en vous du soldat et du moine.

GRANDIER

Il y a le chrétien, monsieur le bailli, et voilà tout.

LE BAILLI

Eh bien, c'est dit, je me tiens à l'affût des apparitions, je guette les revenants, et, s'ils se montrent de nouveau, je viens vous chercher, et nous faisons l'expédition ensemble.

GRANDIER

C'est convenu, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Au revoir, mon père, au revoir !

Scène V

Grandier, Daniel, paraissant.

DANIEL

Ah ! le voilà donc parti. Ce n'est point malheureux. Est-il bavard, ce bailli !

GRANDIER

Daniel !

DANIEL

Oui, Daniel, Daniel qui est obligé d'entrer par la fenêtre, parce que son frère lui ferme la porte, et je crois, Dieu me pardonne, après lui avoir fermé la porte, lui ferme les bras.

GRANDIER

Oh ! non, non ! Viens, mon enfant, viens !

(Il lui tend les bras, Daniel s'y jette ; Urbain le presse contre son cœur, puis fond en larmes, et s'assied sur une chaise, tandis que Daniel reste debout, enveloppé dans ses bras.)

DANIEL

Pauvre frère ! N'aurait-il pas mieux valu que ce fût ainsi depuis longtemps ? Aujourd'hui, peut-être, la blessure serait cicatrisée.

GRANDIER

Mon cher enfant, ce sera ainsi sans cesse, et la blessure saignera toujours. Seulement, elle saigne en dedans, Daniel, et personne ne la voit saigner que Dieu, qui m'a repris Ursule, et que toi, qui l'as connue.

DANIEL

Oh ! je disais bien à maman que c'était pour cela que tu ne voulais pas nous revoir.

GRANDIER

J'avais tort. Cela fait du bien de pleurer. Quand trop de larmes s'amassent sur le cœur, elles étouffent celui qui ne les répand pas. Oh ! n'est-ce pas, mon enfant, que Dieu ne peut m'en vouloir de la pleurer ?

DANIEL

Je la pleure bien, moi qu'elle n'aimait pas comme elle t'aimait, moi qu'elle n'aimait que comme un enfant et comme un frère. Aussi tu t'es enfui, toi ; moi, je suis resté.

GRANDIER

Voulais-tu que moi qui venais de me donner tout entier à Dieu, j'offrisse aux hommes le spectacle de ma douleur ?... Oh ! c'est un dernier sentiment d'orgueil qui m'a entraîné, et j'en suis bien puni ; car je ne sais pas même où elle dort du dernier sommeil ; car, à travers les larmes que je verse sur sa mort, je ne puis pas même entrevoir son tombeau.

DANIEL

Elle est dans le cimetière de Sablé, frère, et l'on a planté sur son tombeau de grands arbres que l'on aperçoit de la fontaine de la route.

GRANDIER

Et son sépulcre, de quelle forme est-il ? A-t-elle au moins les fleurs qu'elle aimait ? C'étaient les roses blanches, le jasmin, les violettes. Qui prend soin de tout cela ? qui veille sur la mort de celle qui veillait sur la vie de tous ?

DANIEL

Hélas ! je ne saurais te le dire non plus, frère. J'ai bien été,

comme les autres, de l'église au cimetière ; mais, arrivé à la porte, en songeant qu'on allait l'enfermer dans un caveau sombre, ou la descendre dans une fosse humide ; en songeant que j'allais entendre crier les gonds rouillés d'une porte sépulcrale, ou retentir sur la bière cette première pelletée de terre qui sépare la vie de l'éternité, oh ! oh ! j'ai tant pleuré, frère, que ma mère m'a dit : « N'allons pas plus loin, mon enfant ! » et qu'elle m'a emmené, car elle pleurait aussi fort que moi. Pauvre mère, va !...

GRANDIER

Et tu n'es jamais retourné seul ?

DANIEL

Au cimetière de Sablé ? Non, jamais, jamais !

GRANDIER

Oh ! il faut pourtant que je sache où elle repose, il faut que je connaisse son tombeau. Nous allons y aller ensemble, n'est-ce pas, mon cher Daniel ?

DANIEL

Où cela ?

GRANDIER

Au cimetière de Sablé.

(Il lui prend les mains et le regarde.)

DANIEL

Oh ! avec toi, j'irai partout où tu voudras, frère.

GRANDIER

Viens, alors.

DANIEL, fermant les yeux

Ah !

GRANDIER

Y sommes-nous ?

DANIEL

Oui, attends... Je crois que nous voilà à la porte. Mais je ne vois pas bien.

(Grandier passe la main sur les yeux
de l'enfant : ses yeux s'ouvrent.)

Vois-tu mieux ?

GRANDIER

Oui.

DANIEL

Alors, conduis-moi.

GRANDIER

DANIEL

Ah ! comme il est triste, le cimetière ! toutes les feuilles tombent des arbres comme des âmes qui s'envolent ! toutes les fleurs se fanent comme des vierges qui meurent !

GRANDIER

Ursule ! Ursule !

DANIEL

Prends garde, frère ! On dit que de heurter la pierre d'un tombeau, cela porte malheur. Prends garde, et suis ce petit sentier... C'est là-bas, vois-tu, à ces quatre cyprès. Pourquoi n'a-t-on pas mis d'autres arbres que les cyprès ? Jamais les oiseaux ne s'y reposent, dans les cyprès, et elle, elle aimait tant le chant des oiseaux !

GRANDIER

Ursule ! Ursule !

DANIEL

Nous y voilà ! Tiens, c'est au delà de cette balustrade. Il y a quatre tombes dans le petit enclos. Ce n'est pas celle-ci ; celle-ci, c'est celle de sa mère. Ce n'est pas celle-ci non plus ; celle-ci, c'est celle de son frère, qui était du même âge que moi, tu sais ? et qu'on appelait Didier. Bonjour, Didier... Ah ! ah ! voici la sienne !

GRANDIER

Ursule ! Ursule !

DANIEL

C'est une grande dalle de marbre avec une croix sculptée. Attends, je vais lire l'inscription du tombeau : « Ici gît très-haute et très-puissante demoiselle Ursule de Sablé, comtesse de Rovère. Elle était née au monde le 1^{er} mai 1610, et elle est remontée à

Dieu le 15 juin 1629.

GRANDIER

Vierge sainte, priez pour moi !

DANIEL

Oh ! mon frère, oh ! que c'est étrange !

GRANDIER

Quoi donc ?

DANIEL

Je vois sous la pierre comme s'il n'y avait pas de pierre ; je vois dans le caveau comme s'il était éclairé.

GRANDIER

Eh bien ?

DANIEL

Eh bien, il y a une bière, mais elle est vide !

GRANDIER

Que dis-tu ?

DANIEL

Je dis, je dis, je dis qu'il n'y a pas de cadavre dans le cercueil.

GRANDIER

Mon Dieu !

DANIEL, cherchant

Non ! non ! non !

GRANDIER

Mais ils l'ont donc enlevé pour le conduire dans une autre sépulture ?

DANIEL

Attends... Oui, je les vois. Il y a une femme et deux hommes. Ils prennent le cadavre... ils l'emportent...

GRANDIER

Où cela ?

DANIEL

Je les suis. Sois tranquille. On la met dans une voiture. La voiture part. Elle entre à Loudun. On la descend au couvent des Ursulines. C'est la nuit. La femme a une clef de la grille. Elle ouvre. Elle indique les caveaux du couvent... Ah ! nous voilà

encore au milieu des tombeaux ! Elle dépose Ursule dans un caveau qui ferme avec une grille. Elle allume une lampe. Elle met près du corps un pain et de l'eau. Elle sort. Attends ! attends ! Mon Dieu ! Ursule se réveille. Il me semble... oui, je la vois... elle est à genoux... elle prie... elle n'est pas morte !

GRANDIER

Ursule n'est pas morte ?

DANIEL

Mais non ! puisque je te dis qu'elle prie ! puisque je te dis que je la vois !

GRANDIER

Oh ! tu es sûr ? tu es sûr ?

DANIEL

Je la vois !

GRANDIER

Et tu peux me conduire où elle est ?

DANIEL

Oui, oui, certainement, si tu ne m'éveilles pas.

GRANDIER

Ah ! viens ! viens !

DANIEL

Suis-moi !

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Le caveau sépulcral du couvent des Ursulines. – Grand escalier par lequel on y descend. Sur le devant, l'in-pace, isolé par une grille. L'in-pace est à la gauche du spectateur ; une lampe l'éclaire d'un jour particulier.

Scène première

Ursule, dans le caveau, assise sur de la paille ; devant elle,
Jeanne de Laubardemont, appuyée à la porte de l'*in-pace*.

URSULE

Mais enfin, madame, aurez-vous pitié de moi un jour, et me direz-vous quel crime j'ai commis pour vivre ici enchaînée dans un cachot au centre de la terre ? et cela depuis combien de temps, je n'en sais rien, car j'ai cessé de compter les jours et les nuits, jours et nuits s'étant à la fin confondus pour moi dans une éternelle obscurité.

JEANNE

N'êtes-vous pas morte, et le séjour des morts n'est-il pas le tombeau ?

URSULE

Oh ! les morts, les morts du moins dorment dans l'attente de la résurrection éternelle, tandis que ma délivrance, à moi, c'est la mort ! c'est la mort !

JEANNE

Pourquoi l'attendez-vous, cette mort que vous implorez ? pourquoi n'allez-vous point au-devant d'elle ? N'avez-vous pas là, à la porte de la main, ce qu'il vous faut pour vous débarrasser de la vie, quand la vie vous sera à charge ?

URSULE

Ce poison, n'est-ce pas ? Pourquoi, au lieu de ce narcotique qu'on m'a donné, et qui m'a fait passer pour morte, pourquoi, dites, ne m'a-t-on pas donné tout de suite un poison qui m'eût tuée ?

JEANNE

Parce que celle qui avait à se venger de vous n'a pas voulu commettre un crime inutile. Pourquoi vous tuer quand elle pouvait vous laisser vivre ? N'êtes-vous pas morte en réalité, et croyez-vous qu'un vrai sépulcre soit plus profond et plus sourd que cette prison qui vous renferme ?

URSULE

J'ai compris un seul mot de ce que vous venez de dire : celle qui veut se venger de moi ; c'est vous, n'est-ce pas, madame ?

JEANNE

C'est moi, vous l'avez dit.

URSULE

Vous venger de moi ! mais en quoi vous ai-je offensée ? Je ne vous avais jamais vue avant le jour où je me suis réveillée dans ce cachot ; je ne vous connais pas, et, aujourd'hui encore que vous me dites que vous vous vengez de moi, je ne sais pas même votre nom... Non, madame, je le répète, vous ne sauriez vous venger de moi, puisque jamais je ne vous ai fait de mal.

JEANNE

Tu ne m'as jamais fait de mal ?... Regarde-moi : je suis jeune encore, belle encore, riche et de haute naissance ; nul ne me forçait à faire de vœux, et pourtant je porte cet habit, je suis supérieure d'un couvent, et, une fois par jour, je me condamne à descendre au fond de ces caveaux pour t'apporter la lumière et la vie. Eh bien, ces vœux, cet habit, ce crime même que je commets en te séparant du monde, c'est toi qui es cause de tout.

URSULE

Si cela est ainsi, je vous demande pardon, et je prierai pour vous ; mais, je vous le répète, je ne comprends pas.

JEANNE

Tu ne comprends pas ! Ainsi, tu crois que le mal qu'une femme peut faire à une autre femme n'est que dans le poison qu'elle lui verse ou dans le coup de poignard dont elle la frappe ? Il faut, pour te donner une idée de moi, que tu voies le breuvage qui

empoisonne ou le fer qui tue ! Et la jalousie qu'une rivale fait boire, et l'amour dédaigné avec lequel elle vous déchire le cœur, tu comptes cela pour rien ? Tu ne m'as point fait de mal ? Eh ! que m'importe que le mal ne vienne pas de toi, s'il me vient par toi ?

URSULE

Ah ! vous avez connu Urbain, vous l'avez aimé, je comprends tout. Si vous l'avez connu, madame, où est-il ? que fait-il ? qu'est-il devenu ?

JEANNE, s'apprêtant à sortir

Adieu, Ursule !

URSULE, s'élançant

Oh ! madame, un moment encore, un mot encore !

JEANNE

Que t'importe où il est, ce qu'il fait, ce qu'il est devenu, puisque tu es séparée de lui pour toujours ?

URSULE

C'est l'arrêt que vous avez prononcé, madame ; mais il n'est pas encore ratifié par le Seigneur. Le Seigneur est bon, le Seigneur est miséricordieux ; si profondément que vous m'ayez ensevelie, son regard descendra jusqu'à moi, ou ma prière montera jusqu'à lui... Un jour, il me délivrera.

JEANNE

T'a-t-il délivrée depuis deux ans ?

URSULE

Peut-être suis-je condamnée à un temps d'épreuve et n'ai-je point encore assez souffert.

JEANNE

Rêve toi-même aux événements qui peuvent te tirer d'ici, et dis-moi sur lequel tu peux compter, voyons...

URSULE

Tenez, approchez-vous, et voyez cette goutte d'eau qui tombe toutes les minutes de la voûte sur cette dalle, et cela, avec une telle régularité, qu'elle eût pu me servir à mesurer le temps ; eh bien, elle est parvenue à percer cette pierre.

JEANNE

Il y a mille ans peut-être qu'elle tombe ainsi une fois toutes les minutes.

URSULE

Eh bien, que j'applique mon esprit à user ma chaîne ; je suis jeune, j'avais dix-neuf ans quand j'ai été renfermée ici, et peut-être, ne fût-ce qu'avec mes larmes, je parviendrai à l'user comme cette goutte d'eau a fait de la pierre... et alors...

JEANNE

Et alors, tu trouveras cette grille fermée, cette porte fermée ; les useras-tu l'une et l'autre avec tes larmes, dis ?

URSULE

Eh bien, lui aussi souffre, lui aussi me cherchera de son côté !...

JEANNE

D'abord, il te croit morte, et puis, te sût-il vivante, qui te dit qu'il t'aime encore ?

URSULE

Puisque tu as fait des vœux, puisque tu as pris le voile, puisque tu descends dans ce cachot une fois par jour, tu vois bien qu'il n'a pas cessé de m'aimer.

JEANNE

Soit, suppose tout, Ursule ; suppose que tes larmes usent ta chaîne, suppose que Grandier t'aime toujours, suppose que Grandier te cherche, suppose qu'il prenne à mon cou cette clef qui ne me quitte jamais, suppose que tu entendes son pas, suppose que tu entendes sa voix, suppose qu'il puisse apparaître tout à coup à travers ces grilles...

URSULE

Oh ! alors, ce jour-là me payera de toutes mes peines !

JEANNE

Ce jour-là sera le plus cruel et le plus désespéré de tes jours ; car, en le revoyant, Ursule, tu comprendras du premier coup d'œil que tu viens, en le revoyant, de le perdre pour jamais.

URSULE

Que voulez-vous dire ?

JEANNE

Oui, Urbain pense toujours à toi, oui, Urbain t'aime toujours, il t'aime au delà de ce que tu as pu croire, de ce que tu as pu rêver, il t'aime tant, pauvre Urbain, il t'aime tant, qu'il s'est fait prêtre !

(Elle sort.)

URSULE, s'affaissant sur elle-même

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Scène II

Ursule, seule.

C'est moi qui vis, et c'est lui qui est mort ! Pauvre Urbain ! il m'aimait donc bien qu'il a renoncé à ce monde du moment qu'on lui a dit que je n'en étais plus ?... Oh ! le Seigneur m'est témoin, Urbain, que, dans mes heures les plus désespérées et les plus mortelles, je n'ai pas douté un instant de ton amour ; Urbain, tu étais là éternellement près de moi, et je te voyais, je t'écoutais et je me disais : « Oh ! il faut qu'il me croie morte, puisqu'il ne m'a pas encore retrouvée. » Oh ! si j'avais un moyen de lui faire connaître où je suis ! Mon Dieu, mon Dieu, conseillez-moi, inspirez-moi, mon Dieu ! (Grandier paraît au fond, pendant qu'Ursule prie. Tout à coup, Ursule tressaille.) Oh ! qu'est-ce que ceci ? Je suis tellement habituée au silence de cette solitude, mon oreille connaît si bien tous les bruits de l'eau dans les profondeurs de ces rochers, le bruit du vent sous ces voûtes... Ce n'est ni le murmure de l'eau, ni les plaintes du vent ; c'est le pas de deux personnes... Deux personnes... oui !... Pourquoi donc deux personnes ?... Cette femme vient toujours seule ; d'ailleurs, elle sort d'ici ; pourquoi y rentrerait-elle ?... Mon Dieu ! pardonnez-moi, mais on dirait que c'est son pas à lui, on dirait que c'est son pas et celui de Daniel... Oh ! mon cœur, ne bats pas si fort, tu m'empêches d'entendre.

Scène III

Ursule, dans l'*in-pace* ; Grandier et Daniel,
de l'autre côté de la grille.

DANIEL

Viens, mon frère, nous approchons.

GRANDIER

Nous approchons, dis-tu ?

DANIEL

Oui, tiens, là.

(Il montre du doigt.)

URSULE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

GRANDIER

Mais il y a une grille qui nous empêche d'arriver jusqu'à elle.

URSULE

C'est sa voix ! c'est sa voix !

DANIEL

Attends !

GRANDIER

Que fais-tu ?

DANIEL

Attends, te dis-je. (Il touche les barreaux de la grille les uns après les autres.) Secoue ce barreau, frère, il est rongé par la rouille, il cédera.

GRANDIER

Celui-ci ?

DANIEL

Oui.

GRANDIER

Mon Dieu ! donnez-moi la force.

URSULE

C'est lui ! c'est Urbain ! (Elle essaye de briser sa chaîne.) Urbain, c'est Ursule ! Urbain, à moi, à moi ! je suis ici !

GRANDIER, secouant le barreau

Attends ! attends ! me voilà !

(Dans un violent effort, Ursule rompt sa chaîne et, en même temps, Grandier arrache le barreau ; ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Daniel s'assied, immobile.)

GRANDIER et DANIEL

Ursule !

URSULE

Grandier ! Ah ! je savais bien qu'il me trouverait.

GRANDIER, regardant sa robe

Mon Dieu ! mon Dieu ! en la revoyant, j'avais tout oublié...

Ursule, pardonnez-moi.

URSULE, tombant à genoux

Votre bénédiction, mon père !

GRANDIER

Oh ! oui, soyez bénie, ange du ciel qui, pour moi, avez souffert comme une martyre ! soyez bénie, vous que Dieu me défend d'aimer comme une amante, mais me permet d'aimer comme une sœur !

URSULE

Hélas ! hélas !

GRANDIER

Ursule, ma sœur, ayez pitié de moi, aidez à mon courage au lieu de l'affaiblir. Ursule, l'important est d'abord de vous faire sortir d'ici. Où est la clef de cette grille ?

URSULE

Cette femme qui me tient prisonnière la porte éternellement à son cou, et vous ne parviendrez pas à la lui enlever.

GRANDIER

Peut-être... (Appelant.) Daniel !

DANIEL, se levant et venant

Me voilà !

URSULE

Mon Dieu, qu'a-t-il donc ? Je ne reconnais ni sa voix ni sa démarche ; on dirait qu'il est mort.

GRANDIER

Soyez sans inquiétude, Ursule... Daniel, cette femme qui était

ici tout à l'heure, cette femme qui tient Ursule renfermée, est-ce la même que celle que tu as vue faisant ouvrir le tombeau ?

DANIEL

Oui, c'est la même.

GRANDIER

La connais-tu ?

DANIEL

Oui, je la connais.

GRANDIER

Comment se nomme-t-elle ?

DANIEL

Jeanne de Laubardemont !

GRANDIER

Je m'en doutais ! La clef de cette grille la quitte-t-elle quelquefois ?

DANIEL

Jamais !

GRANDIER

Où la porte-t-elle ?

DANIEL

Ursule te l'a dit, à son cou.

GRANDIER

Y a-t-il un moyen de la lui enlever ?

DANIEL

Celui auquel tu penses.

GRANDIER

Tu crois donc que je réussirai ?

DANIEL

Avec l'aide de Dieu, oui !

GRANDIER

Où la trouverai-je en ce moment ?

DANIEL

Dans le cloître, où elle donne une fête à ses religieuses.

GRANDIER

Par où y pénétrerai-je ?

DANIEL

Ce chemin y conduit.

GRANDIER

Ursule, avant une demi-heure, vous serez libre ou je serai mort.

URSULE

Seigneur, Seigneur, que se passe-t-il donc ? et ce que je vois de mes yeux est-il bien réel ?

DANIEL

Ne crains rien, ma sœur, Dieu est avec lui !

(Grandier repasse par l'ouverture et s'éloigne rapidement, en faisant signe à Ursule qu'il va revenir. Ursule le suit avidement des yeux, la tête passée à travers les barreaux de la grille.)

SEPTIÈME TABLEAU

Le cloître du couvent des Ursulines. – Le devant est dans la lumière : à travers les arcades, on voit les cyprès du jardin éclairés par la lune. À gauche, le cloître s'enfoncé dans une profondeur infinie.

Scène muette

Au lever du rideau, deux religieuses vêtues de blanc et couvertes d'un long voile traversent la scène. Nogaret entre et aperçoit deux religieuses en costume mondain. Il fait signe à Baracé d'approcher ; chacun d'eux prend le bras d'une religieuse.

Jeanne de Laubardemont entre à son tour ; les seigneurs se rangent à son approche ; elle s'assied sur un tombeau ; alors, on lui apporte une harpe d'une forme antique.

BALLET

Le dernier pas est dansé par deux Espagnoles ; c'est un boléro très-vif. Au moment où, dans une figure de la danse, les lèvres des deux femmes se touchent, un changement de musique annonce l'apparition de Grandier. Tout le monde s'enfuit. Jeanne veut aussi s'éloigner ; mais elle demeure comme attachée aux marches du tombeau. Urbain s'approche d'elle avec un geste impérieux ; elle détache la clef de son cou et la donne à Urbain. Celui-ci s'éloigne lentement. Jeanne reste immobile.

ACTE TROISIÈME

HUITIÈME TABLEAU

La cellule d'Urbain Grandier.

Scène première

Grandier, entrant avec Ursule.

Ursule est cachée sous une robe de moine.

GRANDIER, de la porte

Entrez, Ursule. Daniel, va chercher ma mère, sans lui dire pour quelle raison, et amène-la ici. Entrez, Ursule.

URSULE, s'asseyant

Oh ! je ne puis croire ni à votre présence, ni à ma liberté ; il me semble que tout ce qui vient de se passer est un doux et beau rêve qui va s'évanouir au réveil.

GRANDIER

Remerciez Dieu, Ursule ! car votre délivrance est sinon un rêve, du moins un miracle ; c'est Dieu qui m'a révélé votre existence cachée au reste du monde, c'est Dieu qui m'a conduit à votre cachot, et j'espère encore que c'est Dieu qui me permet de vous ramener ici !

(Il va à la madone et tire les rideaux.)

URSULE

Que faites-vous, Urbain ?

GRANDIER

Rien.

URSULE

Oui, vous avez raison ; c'est Dieu qui vous permet de me ramener ici ; car, ici comme là-bas, je serai morte pour tout le monde, mais vivante pour le ciel et pour vous.

GRANDIER

Prenez garde, Ursule, prenez garde de vous laisser reprendre à une espérance qui ne pourrait se réaliser.

URSULE

Laquelle ?

GRANDIER

Celle que je crois lire à travers vos paroles, celle que cet habit que vous venez de revêtir a fait naître, celle que votre entrée dans cette cellule a confirmée.

URSULE

Urbain, mon ami, à peine réunis, votre intention est-elle de nous séparer déjà ?

GRANDIER

Ursule, plus nous attendrons, plus la douleur sera grande.

URSULE

Mais croyez-vous donc que cette femme puisse me réclamer, me poursuivre ?

GRANDIER

Non, je ne le crois pas ; et, selon toute probabilité, elle gardera le silence, et sur ce qu'elle a fait, et sur ce que j'ai vu.

URSULE

Est-ce que vous ne pouvez pas me faire recevoir comme novice, Urbain ? est-ce que, cachée sous cette robe, je ne puis pas échapper aux regards de la communauté ?

GRANDIER

Tout cela est possible, Ursule ; oui, vous pouvez demeurer ici cachée à tous les yeux, et la solitude du cloître est si profonde, que vous quitteriez la terre et retourneriez au ciel sans que la terre se doutât que vous lui avez été un instant rendue.

URSULE

Eh bien, alors ?

GRANDIER

Mais où n'atteint pas l'œil de l'homme pénètre le regard de Dieu. Au fond de cette cellule, sous cette robe, si bien que vous vous cachez, Dieu vous verra, Ursule !

URSULE

Eh bien, que verra-t-il, Urbain ? Deux êtres purs et aimants qui diront ses louanges dans la profonde reconnaissance de leur

cœur ; qui fondront leurs âmes dans la même prière, prière éternelle que le premier aura commencée et que le second achèvera ; qui n'auront d'autre désir que celui de s'épurer l'un par l'autre, de laisser sur la terre ce qui appartient à la terre, et chaque instant verra croître une plume des ailes qui, un jour, devront nous porter jusqu'à Dieu.

GRANDIER

Oui, Ursule, vous voyez cela ainsi, vous, parce que vous êtes un ange, parce que vos pieds ont à peine touché la fange de ce monde ; n'ayant jamais failli, vous vous croyez infaillible ; mais moi, je vous aime au delà de ma volonté, au delà de ma puissance ; je sens que mon âme se laisse brûler des flammes de mon corps... Oh ! je vous le dis, il faut nous séparer.

URSULE

Urbain, Urbain, si vous exigez que je vous quitte après m'avoir perdue et retrouvée ainsi, c'est que vous ne m'aimez pas.

GRANDIER

Je ne vous aime pas, moi qui vous perds pour vous avoir trop aimée !... Ô mon Dieu ! vous qui, depuis deux ans, entendez mes cris, voyez mes larmes, comptez mes gémissements... Ô mon Dieu, mon Dieu ! vous qui, je l'espère, me pardonnerez cet amour insensé, vous l'entendez, elle me dit que je ne l'aime pas !

URSULE, se levant

Eh bien, soit ! je me séparerai de toi, Urbain ; je quitterai ce couvent, mais j'habiterai la ville ; mais, ne pouvant plus te parler, je te verrai et t'entendrai, du moins ; je t'entendrai quand, à l'église, tu parleras de charité, de religion, d'amour, d'une autre existence où l'âme de ceux qui ont souffert et ont été séparés dans ce monde auront été réunies et heureuses. Je te verrai quand tu passeras portant l'aumône aux pauvres, la consolation aux malades, la prière aux mourants, et toujours tu m'apparaîtras comme je veux te voir désormais, c'est-à-dire comme un céleste intermédiaire entre les hommes et Dieu.

GRANDIER

Oui, tu me verras ainsi ; mais moi qui n'ai ni ton cœur ni tes yeux, moi, je te verrai comme une femme ; dans cette église où je devrai être tout au Seigneur, je ne serai qu'à toi ; si l'on m'appelle, comme tu dis, pour porter aux pauvres l'aumône, aux malades la consolation, aux mourants la prière, au lieu d'aller droit à mon but sacré, je me détournerai de mon chemin pour passer dans celui où tu seras ; et quand j'arriverai, regrettant de te quitter, oubliant le Créateur pour sa créature, j'arriverai trop tard, le pauvre aura eu faim et froid, le malade aura souffert, et le mourant sera mort ; et ce sont autant de voix qui m'accuseront devant le Seigneur, et ces voix seront si nombreuses, qu'au jour du jugement, le Seigneur me séparera, moi coupable de tant de fautes, de toi qui n'auras jamais failli.

URSULE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

GRANDIER

Non, mon Ursule, non, ne tentons pas Dieu ! Retourne à Sablé, dans ton château, près de ce charmant village de Rovère que ma mère et mon frère habiteront... Tu connais ma cellule ; moi, je connais ton château ; tu me verras au milieu de mes livres, de mes instruments de musique et de chimie, partageant mes heures entre la prière et le travail, et pensant à toi pendant que je travaille et que je prie ; je te verrai, toi, entre tes oiseaux et tes fleurs, tes oiseaux qui égayeront l'air, et tes fleurs qui le parfumeront ; je te verrai triste et rêveuse, et je me dirai : « Elle est triste, parce que je suis loin d'elle ; elle rêve, parce qu'elle pense à moi. » Puis, vois-tu, Ursule, je suis le plus vieux, et je dois mourir le premier ; une fois mort, Dieu, qui te défendait ma cellule, te recommandera mon tombeau. Je demanderai à partager la sépulture de mes pères. On me reconduira à Rovère ; ma mère ne sera plus ; mon frère est un enfant, il courra le monde ou m'aura oublié ; je n'aurai plus que toi, tu seras mon seul amour dans la mort comme tu l'as été dans la vie. Moi mort, Ursule,

nous serons déjà réunis à moitié ; toi morte, nous serons réunis tout à fait.

URSULE

Qu'il soit donc fait selon ta volonté, et non selon la mienne, Urbain.

GRANDIER

Voici Daniel et ma mère qui entrent au couvent, Ursule. Je vais tout leur dire, ou plutôt tout dire à ma mère.

URSULE

Crois-tu donc que Daniel ne lui ait point tout raconté déjà ?

GRANDIER

Daniel ne sait rien, Ursule, Daniel ne peut donc rien raconter.

URSULE

Mais ne m'a-t-il pas vue, ne m'a-t-il pas entendue ? n'est-ce pas lui, enfin, qui t'a conduit vers moi ?

GRANDIER

Oui ; mais il dormait quand il a fait cela, et, à son réveil, il a tout oublié.

URSULE

Je ne comprends pas.

GRANDIER

Entre dans ce cabinet, Ursule ; les voilà qui s'approchent.

URSULE

Il me semble que, si j'étais à ta place, ayant si peu de temps à nous, je ne voudrais pas me séparer de toi un instant.

GRANDIER

Seras-tu séparée de moi par cette tapisserie, à travers laquelle tu pourras tout entendre, et je dirai presque tout voir ?

URSULE, faisant un geste
pour se jeter dans ses bras

Oui, Grandier, oui, tu as raison d'exiger que je te quitte.

(Elle sort.)

Scène II
Daniel, Grandier.

DANIEL, essoufflé

Ah ! me voilà !

GRANDIER

Et ma mère ?

DANIEL

Pauvre femme ! il ne faut pas lui en vouloir ; elle vient avec ses jambes de cinquante ans, et moi, je viens avec mes jambes de seize ; et tiens, tu vois, elle n'est pas trop en retard, pauvre mère !... Bonne mère, viens, viens ! le voilà ton fils. (Regardant autour de lui.) Tiens, où est donc le petit moine ?

Scène III
Daniel, Grandier, madame Grandier.

GRANDIER

Ma mère !

MADAME GRANDIER

Grandier ! Grandier ! je ne t'en veux pas d'avoir été près de deux ans sans me voir ; j'ai été jeune, j'ai aimé, et je comprends.

GRANDIER

Ô sainte femme, qui commence par le pardon ! Merci ! oh ! je vais donc pouvoir te rendre, je l'espère, un peu de ce bonheur que je t'avais ôté.

MADAME GRANDIER

Que veux-tu dire ?

GRANDIER

Daniel ! veille à ce que l'on ne nous dérange pas.

DANIEL, bas

Frère, où donc est le petit moine qui était avec toi quand tu m'as réveillé, et qui m'a serré la main, il me semble, quand tu m'as dit d'aller chercher notre mère ?

GRANDIER

Tu le reverras tout à l'heure ; va, enfant, va.

DANIEL

Est-ce que je serai bien longtemps de garde ?

GRANDIER

Non, sois tranquille.

DANIEL

Bon !

(Il sort.)

Scène IV

Grandier, madame Grandier.

MADAME GRANDIER

Te trouves-tu donc mieux ici que dans ta chambre de Rovère ?

GRANDIER

Ma mère, je suis venu chercher ici deux choses qu'on ne trouve nulle part ailleurs : la solitude et le silence ; dans le silence, Dieu parle au cœur de l'homme ; dans la solitude, l'homme parle au cœur de Dieu.

MADAME GRANDIER

Et tu as parlé à Dieu, et Dieu t'a répondu ?

GRANDIER

Oui, ma mère !

MADAME GRANDIER

Et que lui as-tu demandé ?

GRANDIER

La paix pour moi, le bonheur pour vous.

MADAME GRANDIER

Et il t'a accordé la paix ?

GRANDIER

Il m'a accordé tout ce que je lui demandais, ma mère.

MADAME GRANDIER

Merci à Dieu, alors ! si tu es heureux, Grandier, qu'importe le reste ?

GRANDIER

Je vous ai dit, ma mère, que Dieu m'avait accordé la paix pour moi, et j'espère qu'il m'a en même temps accordé le bonheur

pour vous.

MADAME GRANDIER, secouant la tête

J'avais deux enfants, Grandier !

GRANDIER

Eh bien, si, au lieu d'un fils qu'il vous a pris, il vous rend une fille ?

MADAME GRANDIER

Hélas ! j'avais une fille aussi... et... elle est morte !

GRANDIER

Ma mère, rappelez-vous cette sainte histoire de la fille de Jaïre, que vous m'avez si souvent racontée quand j'étais enfant. On la crut morte, n'est-ce pas ? Son père lui-même, après l'avoir lavée avec des parfums, l'avait couchée dans le tombeau. Jésus passa, il vit les pleurs de ceux qui l'aimaient. Il la toucha du bout du doigt, et la fille de Jaïre étendit les bras vers son père, en disant : « Tu m'as appelée, mon père, me voici ! »

MADAME GRANDIER

Oui ; mais il n'y avait que deux jours que la fille de Jaïre dormait dans sa tombe, et il y a deux ans que celle que nous pleurons est ensevelie dans la sienne.

GRANDIER

Ma mère, vous ne doutez pas de la toute-puissance de Dieu, n'est-ce pas ?

MADAME GRANDIER

Que veux-tu dire, Grandier ? est-ce d'Ursule de Sablé que tu parles ?

GRANDIER

Oui, ma mère.

MADAME GRANDIER

Veux-tu dire que nous nous étions trompés ? veux-tu dire qu'Ursule n'était pas morte ?

GRANDIER

Oui, ma mère.

MADAME GRANDIER

Oh ! impossible ! Ne l'as-tu pas vue sur son lit funèbre ? n'ai-

je pas suivi son cercueil jusqu'à la porte du cimetière ? n'a-t-elle pas été ensevelie dans le caveau de ses aïeux ?

GRANDIER

Oui, ma mère.

MADAME GRANDIER

Eh bien, que dis-tu, alors ?

GRANDIER

Que Dieu est grand, et qu'il a ressuscité la fille de Jaïre.

MADAME GRANDIER

Ursule ! Ursule !

Scène V

Les mêmes, Ursule.

URSULE

Vous m'avez appelée, ma mère, et me voici !

MADAME GRANDIER

La demoiselle de Sablé !

URSULE

Oh ! je vous ai nommée ma mère !

MADAME GRANDIER

Ma fille !

GRANDIER, à genoux, les bras au ciel

Mon Dieu, vous m'avez béni au delà de mes mérites.

Scène VI

Les mêmes, Daniel, rentrant.

DANIEL

Mon frère ! mon frère ! des gardes, des exempts ! on te cherche, on te demande.

GRANDIER

On me demande, on me cherche ! Et qui cela ?

Scène VII

Les mêmes, Mignon, un exempt, gardes.

MIGNON

Moi ! Voilà le coupable, messieurs.

GRANDIER

Le coupable ?

MIGNON

Faites votre devoir.

L'EXEMPT

Au nom du roi, je vous arrête !

MADAME GRANDIER, DANIEL, URSULE

On l'arrête, lui ! au nom du roi ?

GRANDIER

Messieurs, vous le savez, j'appartiens à un ordre religieux, et je ne relève que de la justice ecclésiastique.

MIGNON, à l'exempt

Lisez votre mandat, monsieur.

L'EXEMPT, lisant

« Henri-Louis Chataignier de la Roche-Pozay, par la misération divine, évêque de Poitiers, vu les charges et informations rendues par l'archiprêtre de Loudun, avons ordonné et ordonnons qu'Urbain Grandier, accusé de désobéissance et de sacrilège par l'opposition qu'il a faite à la prise de voile de Bianca dei Albizzi, soit amené et conduit aux prisons de la ville, par le premier appariteur, prêtre ou cleric tonsuré, et d'abondant par le premier sergent royal auquel donnons pouvoir de faire ce mandement nonobstant opposition ou appellation quelconque. Donné à Des-sai, le vingt-deuxième jour d'octobre 1632. Signé : HENRI-LOUIS, évêque de Poitiers. »

GRANDIER

Il n'y a rien à dire, messieurs, et l'ordre est bien en règle.

L'EXEMPT

Vous n'y faites aucune opposition, alors ?

GRANDIER

Aucune.

URSULE

Mon Dieu !

MADAME GRANDIER

Mon fils !

DANIEL

Mon frère !

(Il se jette dans les bras d'Urbain.)

URSULE

Grandier !...

L'EXEMPT, au greffier

Asseyez-vous et écrivez.

GRANDIER

Rassurez-vous, ma mère ; rassure-toi, Daniel.

L'EXEMPT

« Et le vingt-troisième jour d'octobre 1632, c'est-à-dire le jour suivant celui où le mandement a été rendu, nous, Louis Chauvet, sergent royal, nous nous sommes transporté en la cellule dudit Urbain Grandier, et avons procédé à son arrestation en présence de trois personnes qui se trouvaient dans sa cellule ; la première de ces personnes étant... » (S'adressant à la mère de Grandier.) Vos noms, prénoms et qualité, madame ?

MADAME GRANDIER

Marie-Estève Grandier, sa mère, monsieur.

L'EXEMPT, répétant

« Marie-Estève Grandier, sa mère ; la seconde... » (S'adressant à Daniel.) Qui êtes-vous, et comment vous nommez-vous ?

DANIEL

Daniel Grandier, son frère.

L'EXEMPT, répétant

« Daniel Grandier, son frère ; et la troisième... » (À Ursule.)
Approchez ! (Ursule reste immobile.) Approchez donc !

GRANDIER

Dites hardiment qui vous êtes, Ursule !

(Il la fait passer.)

TOUS

Ursule !

MIGNON

Une femme !

L'EXEMPT

Approchez, et nommez-vous.

URSULE

Je me nomme Ursule de Sablé, comtesse de Rovère. Du temps que Urbain Grandier vivait au monde, j'étais la fiancée d'Urbain Grandier.

TOUS

Une femme !

MIGNON

Une femme ! une femme sous l'habit d'un religieux, une femme cachée dans la cellule d'un moine... Consignez le fait, monsieur l'exempt... Dites, dites qu'au moment où vous êtes venu pour arrêter ce misérable, une femme était cachée dans sa cellule.

GRANDIER, à Mignon

Prenez garde, mon frère ! vous vous laissez aller à la colère, et la colère est un des sept péchés mortels.

MIGNON, à l'exempt

Écrivez ! écrivez !

L'EXEMPT

Soyez tranquille, monsieur, toutes choses seront portées au procès-verbal.

URSULE

Mais, messieurs, je suis ici depuis une heure à peine ; mais cet habit, je le porte depuis ce soir seulement.

MADAME GRANDIER

Messieurs !

DANIEL

Messieurs !

MIGNON

Mais attendez donc ! je me rappelle être venu une fois dans cette cellule et avoir vu un portrait de la Vierge... (Regardant Ursule.) Cette ressemblance... (Tirant les rideaux.) Profanation sacrilège ! ce païen a donné à la Vierge la ressemblance de sa maîtresse.

GRANDIER

Pourquoi pas, si la Vierge qui est aux côtés de Dieu, là-haut, n'est pas plus sainte et plus pure que la vierge qui est à mes côtés, ici-bas ?

MIGNON

Écrivez ! écrivez ! Mais que faites-vous donc ? vous n'écrivez plus ?

L'EXEMPT

Monsieur, j'ai été chargé d'arrêter le supérieur de ce couvent et non de l'interroger. Tout ce qui concerne l'arrestation est de mon ressort. J'ai fait mon office, le juge fera le sien. Emmenez l'accusé dans la prison de la ville, nous n'avons plus rien à faire ici.

GRANDIER

Ma mère ! mon frère ! (Il les serre contre son cœur ; mais à Ursule, qui lui tend les bras, il se contente de montrer le ciel.) Je vous suis, messieurs.

(Il sort.)

URSULE

Urbain !

LES MOINES, s'écartant devant Ursule

Une femme ! une femme sous notre saint habit !

MIGNON

Dites un démon, mes frères ! Ursule de Sablé, comtesse de Rovère, est morte et ensevelie depuis deux ans.

NEUVIÈME TABLEAU

*La prison.*Scène première
Grandier, seul.

En prison !... Peu importe ce qu'il adviendra de moi ; mais elle, elle, qu'en ont-ils fait, et à qui puis-je la recommander qui ait quelque pouvoir ? Hélas ! si, moi absent, elle allait retomber aux mains de son ennemie !... Ma mère, Daniel, une vieille femme et un enfant, voilà ses seuls protecteurs.

Scène II

Grandier, le bailli, un geôlier.

LE GEÔLIER

Par ici, monsieur le bailli, entrez.

GRANDIER, joyeux

Le bailli ! C'est vous qui me l'envoyez, mon Dieu ! vous qui êtes le véritable protecteur du pauvre et de l'opprimé, et que cependant j'oubliais.

LE GEÔLIER, passant le premier

Tenez, le voilà !

LE BAILLI

Laissez-moi avec lui, je veux l'interroger.

LE GEÔLIER

Ah bien, alors, vous allez avoir de la besogne... Il paraît qu'il y en a long sur son compte.

GRANDIER, qui a entendu

M'interroger ! Trouverai-je un adversaire là où je croyais trouver un ami ? (Le geôlier sort.) M'interroger ! vous venez pour m'interroger, monsieur le bailli, dites-vous ?

Scène III
Le bailli, Grandier.

LE BAILLI, très-haut

Oui, monsieur, et j'espère que vous voudrez bien me répondre, (bas) maintenant surtout que ce drôle est parti.

GRANDIER

Oh ! je ne me trompais donc pas ! c'est un ami qui vient à moi.

LE BAILLI, lui tendant les deux mains

Eh ! oui, mon cher Grandier, c'est un ami ; mais parlons bas ; car, ainsi que le disait votre geôlier tout à l'heure, vous n'êtes pas ici pour peu de chose, à ce qu'il paraît.

GRANDIER

Je suis ici pour l'action que vous savez et que vous avez approuvée vous-même.

LE BAILLI

Quelle action ?

GRANDIER

Pour mon opposition aux ordres de M. le cardinal de Richelieu dans cette prise de voile de la pauvre Bianca dei Albizzi.

LE BAILLI

Ta ta ta ta ! il est bien question de la prise de voile de Bianca dei Albizzi en ce moment !

GRANDIER

Mais de quoi donc est-il question, alors ?

LE BAILLI

De choses qui suffiraient pour vous faire brûler dix fois, et moi une, mon cher Grandier, si l'on savait que je suis venu vous voir dans votre prison.

GRANDIER

Me faire brûler dix fois !... Mais vous êtes fou, bailli !... Et quelles sont ces choses ?

LE BAILLI

Eh bien, c'est que la moitié du couvent est possédée, c'est que

vous avez mis le diable au corps de toutes ces saintes filles par un pacte que vous avez fait avec Satan... Mignon et son acolyte Barré en ont déjà interrogé deux ou trois... qu'est-ce que je dis, interrogé ? exorcisé, et les réponses ont été unanimes, à ce qu'il paraît ; chacune a dit le nom du diable qu'elle avait dans le ventre et le nom du magicien qui l'y avait envoyé.

GRANDIER

Est-ce messire Guillaume Cerisay la Guérinière, bailli du Loudenois, qui me parle, ou est-ce un enfant encore tout émerveillé des contes bleus de sa nourrice ?

LE BAILLI

Oui, c'est bien moi qui vous parle, et ce que je vous dis n'est point une folie, je vous le répète.

GRANDIER

Et ces diables, envoyés par moi dans les corps des religieuses, sait-on comment il s'appellent, au moins ?

LE BAILLI

Parbleu ! la première chose qu'ils ont faite, en prenant possession du domicile, c'est de se nommer. Celui de la sœur Louise des Anges s'appelle *Béhérit* ; celui de la sœur Catherine de la Présentation, *Cerbère*, et celui de sœur Élisabeth de la Croix, *Astaroth*.

GRANDIER

Ai-je affaire à un homme sérieux, ou cet homme parle-t-il sérieusement ?

LE BAILLI

Cet homme vous parle les larmes aux yeux et l'effroi dans le cœur, mon cher Grandier.

GRANDIER

Et ce magicien, cet enchanteur qui a fait le pacte, c'est moi ?

LE BAILLI

Parbleu ! qui voulez-vous donc que cela soit ?

GRANDIER

Mais il y a trois siècles qu'on n'avait rêvé de pareilles sottises.

LE BAILLI

Je vous demande pardon, mon cher ami, et le parlement d'Aix vient justement de brûler Gaufredi sur semblable accusation.

GRANDIER, allant s'asseoir

Allons donc ! on me connaît, l'on n'y croira pas.

LE BAILLI

Vous savez l'axiome latin : *Credo quia absurdum*, je crois parce que c'est absurde. Je n'en connais pas de plus profond et de plus vrai.

GRANDIER

Vous croyez, vous... vous ?

LE BAILLI

Je ne vous dis pas : je crois ; je dis : on croira.

GRANDIER

Que m'importe ce que disent les sots ! que m'importe ce que croient les gens de mauvaise foi !

LE BAILLI

Ce sont les sots qui déposeront contre vous, ce sont les gens de mauvaise foi qui vous jugeront.

GRANDIER

Eh bien, soit !

LE BAILLI

Comment, soit ?

GRANDIER

Oui, peu importe ce que Dieu a décidé de moi, messire Guillaume, et bienheureux sera le jour où, par quelque moyen que ce soit, sa volonté me tirera de ce monde... Mais...

(Il soupire.)

LE BAILLI

Mais quoi ?

GRANDIER

Mais il y a dans tout ceci une femme, une jeune fille, un ange...

LE BAILLI

Ah ! oui, la femme au tableau, la femme au capuchon, la mor-

te, n'est-ce pas ?

GRANDIER

Il y a Ursule de Sablé, monsieur, sur laquelle, au nom du ciel, au nom de votre femme, au nom de vos enfants, sur laquelle je vous supplie de veiller comme vous veilleriez sur une de vos filles.

LE BAILLI

Veiller sur elle ?

GRANDIER

Oui.

LE BAILLI

Mais où voulez-vous que je la prenne ?

GRANDIER

Où elle est, où on l'a conduite.

LE BAILLI

Qui le sait, puisqu'elle a disparu ?

GRANDIER

Ursule a disparu ?... Elle sera retombée entre les mains de cette femme !

LE BAILLI

Mon cher Grandier, pardonnez-moi, mais je crois que, eu égard à l'habit que vous portez, il y a beaucoup trop de femmes dans cette affaire... Voilà d'abord la demoiselle de Sablé, que l'on croyait morte, et qui est vivante ; voilà la sœur Élisabeth, voilà la sœur Catherine, voilà la sœur Louise, que l'on croyait de saintes filles, et qui ont quoi ? le diable au corps, rien que cela... Enfin, comme s'il n'y avait pas assez de femmes en jeu, voilà encore une autre femme, une femme inconnue qui vient prendre un rôle dans cette tragédie, car c'est une tragédie, je le soutiens, mon cher Grandier, et la preuve, la preuve, c'est que, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus vous occuper de telle ou telle femme, mais de songer à vous, de gagner le large et de vous mettre en sûreté.

GRANDIER

J'aurais envie de suivre votre conseil, bailli, mais ce serait, il

me semble, chose difficile. Les corridors sont trop bien gardés, et à moins que, vous sacrifiant pour moi, il ne vous plaise de prendre ma robe et de me donner vos habits...

LE BAILLI

Non pas, non, non !... mon dévouement ne va pas jusque-là... Diable ! on me brûlerait à votre place, et, quoique frileux, mon amour pour le fagot s'arrête à une certaine distance du bûcher. Je veux bien vous sauver, mais je ne veux pas me perdre ; je consens à me compromettre un peu, mais pas trop.

GRANDIER

Pour si peu que vous soyez venu, monsieur le bailli, je vous suis reconnaissant, croyez-le bien.

LE BAILLI

Je ne sais si je suis venu pour peu ou pour beaucoup, mais je suis venu pour vous dire un secret que je crois connu de moi seul et qui peut être de quelque importance pour vous. Écoutez bien. Mon grand-père était architecte du Loudenois ; ce fut lui qui bâtit les prisons de la ville. La chose se passait au commencement du règne du roi Charles IX. On mettait force huguenots dans ces prisons, et c'était tout simple, puisque c'était pour cela qu'on les avait bâties ; mais ce qui était moins simple, c'est qu'on ne les faisait pas toujours sortir par le même chemin qu'ils avaient pris pour y entrer.

GRANDIER

Oui, je comprends ; certaines exécutions qui n'étaient point portées aux registres du tribunal se faisaient dans les cachots.

LE BAILLI

Justement ! il y avait donc, dans la plupart de ces prisons, des portes secrètes ignorées des prisonniers et par lesquelles entraient les exécuteurs.

GRANDIER

Ou les assassins.

LE BAILLI

Appelez-les comme vous voudrez, je ne vous contredirai

point, Grandier ; seulement, écoutez bien ceci, car c'est l'important. Comme le sénéchal qui faisait bâtir le monument était un homme de précaution, et que l'histoire d'Enguerrand de Marigny, qui fut pendu au gibet qu'il avait élevé, lui était souvent revenue à la mémoire, il disait à mon père : « Mon cher Cerisay, c'est nous qui emprisonnons les huguenots aujourd'hui, très-bien ! mais il se peut que la chance tourne, et que, demain, ce soient les huguenots qui nous emprisonnent à notre tour ; arrangeons-nous donc, dans ce cas, pour que la porte inconnue qui sert d'entrée puisse en même temps servir de sortie. » Or, tout fut fait selon les désirs du bon sénéchal. La porte qui s'ouvre en dehors s'ouvre en dedans. Le tout est de connaître le secret ; donc, si vous préférez, comme je n'en doute pas, une bonne fuite à une mauvaise attente...

GRANDIER

Eh bien ?

LE BAILLI

Eh bien, sondez les murs, mon cher ami ; cherchez en haut, cherchez en bas, appuyez le doigt sur toutes les aspérités, ne vous laissez pas ; il n'y a plus probablement que vous et moi au monde qui sachions le secret de ces portes. Mon père est mort en me le disant ; et, ma foi, moi, en attendant que je fasse comme lui, je vous le dis, à vous qui en avez grand besoin, à ce qu'il me semble...

GRANDIER

Et vous croyez que mon cachot possède une de ces portes ?

LE BAILLI

Je ne vous en réponds pas, parce que je ne réponds jamais de rien, mais il y a tout lieu de parier. Le sénéchal avait eu l'heureuse pensée, pour inspirer des idées pieuses aux prisonniers, de faire sculpter, sur la muraille de chaque cachot, un des instruments qui ont joué un rôle dans la passion de Notre-Seigneur, tels que l'éponge, le fouet, les clous, la lance, les dés ; vous êtes dans le cachot des dés, pourquoi n'aurait-il pas sa porte comme les

autres ?

GRANDIER

Merci, bailli ; mais fuir, ce serait donner gain de cause à mes persécuteurs. Je suis innocent, j'attendrai mon jugement avec tranquillité.

LE BAILLI

Mais s'ils vous condamnent ?

GRANDIER

Ce sont les martyrs qui relèvent la foi.

LE BAILLI

C'est bien ! c'est bien ! soyez martyr si c'est votre vocation ; mais il me semblait que vous aviez parlé d'une jeune fille...

GRANDIER

Oui, Ursule de Sablé.

LE BAILLI

Je ne vous demande pas son nom, je n'ai pas la moindre envie de la connaître ; seulement, vous avez dit qu'elle était retombée aux mains de certaine femme...

GRANDIER

Eh bien ?

LE BAILLI

Eh bien, quand ça ne serait que pour la tirer de ces mains-là, moi, parole d'honneur, je chercherais le secret...

GRANDIER

Oh ! oui, vous avez raison, bailli, à l'instant même... (Regardant autour de lui.) Heureusement, cette lampe...

LE BAILLI

Peste ! laissez-moi donc sortir avant de trouver le secret, et surtout avant d'en user. Si, en revenant, le geôlier me trouvait seul, il pourrait bien, pour plus grande sûreté, me fourrer dans un autre cachot ; et qui dit que celui-là aurait deux portes ?

GRANDIER

Oui, cher bailli, allez !

LE BAILLI

Attendez donc, que diable ! Tout à l'heure vous n'étiez pas

assez pressé, et maintenant voilà que vous l'êtes trop. Je ne veux pas faire les choses à demi. Qui dit que, si vous parvenez à sortir d'ici, ce que Dieu veuille ! qui dit que vous ne trouverez pas quelque résistance ? Vous avez été soldat avant d'être moine, avez-vous quelque arme ?

GRANDIER

Aucune : l'arme de l'innocent, c'est son innocence.

LE BAILLI

Oui, c'est une arme défensive, tout au plus, et je crois que, vu la gravité de la circonstance, une arme offensive... (Regardant autour de lui.) Prenez mon épée.

GRANDIER

Merci, merci, bailli. Mais, s'il arrivait quelque malheur, et qu'on la reconnût ?...

LE BAILLI

Ce serait chose difficile. Je l'ai, pour la circonstance, tirée d'une armoire où elle était enfermée depuis trente ans peut-être ; ce qui ne l'empêche point d'être bien en garde et proprement affilée. En tout cas, si vous avez l'occasion de vous en servir, ce qu'à Dieu ne plaise, comme deux précautions valent mieux qu'une, si, après vous en être servi, vous passez auprès de la rivière, laissez-la tomber dans la rivière. Je ne tiens pas à ce que vous me la rendiez.

GRANDIER

Oh ! mon ami, mon seul ami !

LE BAILLI

Chut, donc ! et cachez-moi cette épée quelque part. Je garde la gaine, vous comprenez, pour relever le manteau ; en me voyant le fourreau au côté, on ne se doutera pas que la lame soit restée chez vous. Vous la cachez sous votre matelas ; seulement, il faudra faire attention quand le geôlier fera votre lit... Heureusement qu'il ne se donnera pas souvent cette peine. Adieu, maintenant ! (Bas.) Et que le Seigneur vous garde !

GRANDIER

Adieu ! adieu !

LE BAILLI

Dites-moi donc adieu de loin comme un homme de mauvaise humeur dit adieu. (Il va à la porte et frappe.) Holà ! geôlier, holà !

LE GEÔLIER, au fond du corridor

Attendez, monsieur le bailli, attendez.

GRANDIER

À propos, quelle heure est-il ?

LE BAILLI

Oh ! dix heures au moins. Je doute qu'à présent personne vienne vous déranger ; vous avez donc la nuit tout entière devant vous, et, au mois d'octobre, les nuits sont longues... Chut !

LE GEÔLIER, ouvrant la porte

Me voilà, monsieur le bailli, me voilà ! (Bas, regardant Grandier, qui est assis sur son lit.) Eh bien, qu'en dites-vous ?

LE BAILLI

Hum ! hum !

LE GEÔLIER

Comment ! c'est si grave que cela ?

LE BAILLI

Hum !

LE GEÔLIER

Ah ! diable !

(Ils sortent.)

Scène IV

Grandier, seul, suivant des yeux la porte
qui se referme, et de l'oreille le bruit qui s'en va.

Oui, oui, il a raison, le bailli. Sauvons Ursule d'abord. Oh ! quand je serai seul, quand je n'aurai plus à craindre que pour moi, je serai fort, et nous verrons. Dieu ne veut pas que le chrétien attaque, mais il permet à l'homme de se défendre. Mais Ursule d'abord, Ursule avant tout... Voyons, pour la sauver, il faut que ce cachot ait une porte secrète, et, en supposant qu'il en

ait une, elle est en pierre comme le reste, et une longue recherche peut seule la faire découvrir. Ah ! j'aurai patience, je chercherai tant, que je la découvrirai. (Écoutant.) Qu'est-ce que cela ? Un bruit de pas encore... On s'approche de mon cachot, on s'arrête à la porte, j'entends la clef tourner dans la serrure. (Il souffle la lampe et cache son épée.) Qui vient ici ?

Scène V

Grandier, Jeanne, le geôlier.

JEANNE, au geôlier

Vous avez lu cet ordre ?

LE GEÔLIER

Oui, madame.

JEANNE

Laissez-moi seule avec le prisonnier ; seulement, à mon premier cri, à mon premier appel, accourez ; il se pourrait que j'eusse besoin de secours. Allez.

(Le geôlier sort.)

Scène VI

Grandier, Jeanne.

GRANDIER

Quelle est cette femme ? (S'approchant.) Jeanne !

JEANNE

Oui, Jeanne de Laubardemont.

GRANDIER

Que venez-vous faire ici, madame ?

JEANNE

Je viens te proposer un pacte, Grandier.

GRANDIER

Vous savez bien qu'il n'y a point de pacte possible entre vous et moi. Un pacte, c'est bon entre complices.

JEANNE

La paix alors. Nous sommes ennemis, et des ennemis font la paix.

GRANDIER

Avant qu'une paix fût possible entre nous, il faudrait me dire quelle est cette femme inconnue qui est venue enlever, pendant la nuit, la morte vivante au tombeau de ses pères, pour l'enfermer dans le tombeau d'où je l'ai tirée.

JEANNE

C'est moi !

GRANDIER

Il faudrait me dire enfin quelle est l'accusatrice qui, prévenant l'accusation que je pouvais porter, m'a fait arrêter ce matin, sous prétexte de désobéissance aux ordres du cardinal de Richelieu.

JEANNE

C'est moi.

GRANDIER

Vous avouez donc ?

JEANNE

Pourquoi pas ? Tu es seul, et, à tes yeux, je ne veux point me faire autre que je ne suis.

GRANDIER

Et quels sentiments peuvent être chez vous le mobile de pareilles actions ? Dites !

JEANNE

Deux sentiments opposés, et qui cependant ont une même source, l'amour, la haine. Je t'aime et je la hais.

GRANDIER

Prenez-y garde, madame ! cette haine et cet amour sont deux mauvais conseillers.

JEANNE

Tu crois ?

GRANDIER

Deux démons furieux qui vous mènent à l'abîme.

JEANNE

Explique-moi cela, Grandier.

(Elle s'assied.)

GRANDIER

Oui, si longtemps que vous me teniez enfermé dans ce cachot, il en faudra bien venir un jour à un interrogatoire public.

JEANNE

Demain, tu seras interrogé publiquement dans l'église Saint-Pierre.

GRANDIER

Alors, dites-moi, ne tremblez-vous pas que je ne parle ?

JEANNE

Que diras-tu ? Voyons !

GRANDIER

Je dirai qu'au risque de l'empoisonner, vous avez fait prendre un narcotique à une femme ; je dirai que vous l'avez enlevée à sa tombe, pour l'enfermer dans une prison pire que la tombe ; je dirai enfin que, par un miracle de Dieu, je l'ai tirée de cette prison, où, sans moi, elle allait mourir de froid, de misère et de désespoir ; voilà ce que je dirai.

JEANNE

Et moi, je répondrai que, comme tu es un homme du peuple, Grandier, et qu'Ursule de Sablé était une fille de noblesse, tu lui as donné, non pas un narcotique pour la faire dormir, mais un philtre pour te faire aimer. Je répondrai que, pendant son sommeil, tu l'as faite passer pour morte, que tu l'as fait ensevelir dans un tombeau et que tu t'es enseveli dans un cloître ; mais que tout était simulé, mort de la maîtresse, vœux de l'amant. Je répondrai que tu l'as tirée la nuit de sa tombe, pour la conduire dans ton couvent ; que tu as fait, de l'habit religieux, un déguisement sacrilège, de la cellule du prier, le boudoir d'un débauché, et j'ajouterai que la preuve de ce que je dis, c'est que l'exempt qui est venu pour t'arrêter comme coupable de résistance aux ordres du cardinal a trouvé dans ta cellule, cachée sous la robe d'un moine, cette Ursule de Sablé que l'on croyait morte.

GRANDIER

Ah ! mais vous oubliez que cette arme dont vous vous servez

contre moi, je puis la retourner contre vous ; vous oubliez ces nuits de fête et d'orgie auxquelles des bruits d'apparition servaient de sauvegarde ; vous oubliez qu'hier je vous ai surprises, vous et vos religieuses, revêtues d'habits mondains ; les filles du Seigneur donnaient, dans un cloître, à la face des étoiles, un bal à d'élégants et mystérieux cavaliers ; vous oubliez, enfin, qu'il ne vous est resté de force et de mouvement que pour me remettre, sur mon ordre, cette précieuse clef qui ouvrait le cachot de votre prisonnière ; car vous étiez restée immobile, changée en statue en m'apercevant, moi, l'homme de Dieu, égaré au milieu de cette nocturnale infâme !

JEANNE

Que prouve ce que tu viens de dire ? C'est que Grandier est un habile magicien, comme le disent les instruments d'alchimie et les livres de cabale trouvés dans sa cellule ; c'est que Grandier a fait un pacte avec Satan, et que, grâce à ce pacte, les cœurs les plus saints lui appartiennent, les âmes les plus pures lui sont soumises ; c'est qu'un jour, il s'est lassé de n'avoir qu'une maîtresse comme un roi, et qu'il lui a fallu tout un harem comme à un sultan. Tu le vois, Grandier, bien loin de nier, nous avouons ; seulement, nos aveux seront des accusations mortelles à ta vie et à ton honneur.

GRANDIER

Alors, je prierai Dieu d'illuminer mon juge. Dieu, qui a déjà fait un miracle en ma faveur, ne m'abandonnera pas au milieu du chemin.

JEANNE

Cette fois encore, tu te trompes, Grandier. Dieu ne fera point un miracle en ta faveur, Dieu n'illuminera point ton juge, car ton juge, ton juge sera Jacques de Laubardemont.

GRANDIER

Ton père ?

JEANNE

Mon père !

GRANDIER
Oh ! s'il en est ainsi...

JEANNE
Eh bien ?

GRANDIER
Prends garde !

JEANNE
À quoi ?

GRANDIER
Je te dis de prendre garde, entends-tu ? car Dieu pourrait bien m'avoir envoyé le juge pour que le juge fût jugé.

JEANNE, se levant
Tu es insensé, Grandier.
GRANDIER, revenant à lui

C'est vrai !
JEANNE

Ah ! tu t'avoues vaincu ?
GRANDIER

Oui.
JEANNE

Veux-tu la paix, Grandier ?
GRANDIER

À quelles conditions ?
JEANNE

Grandier, je t'aime !
GRANDIER

En revêtant cet habit, j'ai dit adieu à tous les amours ?
JEANNE

Excepté à ton amour pour Ursule.
GRANDIER

Cet amour était en moi, et s'est transformé avec moi ; la passion terrestre s'est faite amour divin ; j'aime Ursule comme j'aime ma sœur, comme j'aime ma mère, comme j'aime la Vierge sainte que j'ai adorée deux ans sous ses traits. Si Ursule est libre, si Ursule est en sûreté, que l'on mette un monde entre Ursule et

moi, j'y consens ; il n'y a pas d'espace pour les esprits, il n'y a pas de distance pour les âmes.

JEANNE

Une chose va t'étonner, Grandier, c'est que je te crois, car je tiens cet aveu de la bouche même d'Ursule. Ursule voulait demeurer près de toi, et c'est toi qui l'as éloignée ; mais si tu l'as éloignée, si tu as eu cette puissance sur toi-même, c'est que tu l'aimais, n'est-ce pas ? c'est que tu craignais de faillir, n'est-ce pas ? Eh bien, moi que tu hais, moi près de qui tu sera sûr de demeurer fort, moi que tu refuses de prendre en amour, prends-moi en pitié. Écoute, tout dépend, pour la femme surtout, du premier pas qu'elle fait dans la vie ; si elle se trompe, l'erreur la pousse à l'infortune, l'infortune au désespoir, le désespoir au crime, le crime à l'impiété... Grandier, autrefois, tu m'as vue malheureuse ; plus tard, tu m'as vue désespérée ; aujourd'hui, tu me vois criminelle... Demain, demain... Dieu sait ce que je serai demain... Grandier, retiens-moi avant que j'arrive au sommet de la montagne horrible. Grandier, arrête-moi avant que je me précipite. Oui, je le reconnais, ta parole est sainte et vient de Dieu. Grandier, ne me refuse pas, à moi, parce que je t'aime, ce que tu accorderais à la dernière femme qui viendrait au tribunal de la pénitence te demander ton appui. Vois, Grandier, vois, quel triomphe, si tu ramènes à Dieu cette âme égarée, si, de la criminelle endurcie, tu fais une pécheresse repentante, si, de la lionne orgueilleuse, tu fais une brebis soumise. La paix, Grandier, la paix !

GRANDIER

Eh bien, oui, la paix, mais à une condition, madame.

JEANNE

Laquelle ?

GRANDIER

C'est que la même ville ne nous enfermera pas tous les deux, c'est que je quitterai Loudun ou que vous le quitterez.

JEANNE

Oh ! non, non, non, Grandier ! Grandier, je veux te voir, j'ai besoin de te voir, je ne puis pas vivre sans te voir !

GRANDIER

Oh ! Jeanne ! Jeanne ! vous le voyez bien...

JEANNE

Quoi ?

GRANDIER

Vous ne voulez pas que je vous sauve, vous voulez me perdre avec vous.

JEANNE

Eh bien, oui, l'enfer, mais avec toi, Grandier ; tu as raison, ce n'est point la paix que je t'offre, c'est ton amour que je veux.

GRANDIER

J'ai fait un serment sur l'autel.

JEANNE

Tu me repousses ? Prends garde, Urbain ! j'ai un otage, un otage chéri, adoré : Ursule est entre mes mains, prends garde ! la première fois, je lui ai pris sa liberté ; la seconde...

GRANDIER

Oh ! tu n'oserais toucher à sa vie, j'espère ?

JEANNE

Pourquoi pas ?

GRANDIER

À l'instant même, j'appelle et je t'accuse.

JEANNE

Qui donc a intérêt à ce qu'Ursule cesse de vivre ? Celui qu'elle peut accuser, ce me semble. D'abord, elle est en mon pouvoir. Tu ignores où elle est, et je suis libre et tu es prisonnier... Ah ! tu te tais ! le démon te conseille sans doute. Eh bien, quand même tu me ferais ce suprême bonheur de m'étouffer ici de tes mains, moi qui n'ai plus rien à attendre sur la terre, où tu dédaignes mon amour, oh ! tu n'y gagnerais rien pour toi, Grandier ! tu n'y gagnerais rien pour elle, car j'ai tout prévu avant de descendre ici, et l'ordre est donné de tuer Ursule si, à minuit,

ceux qui la tiennent prisonnière ne m'ont pas vue revenir. Maintenant, espères-tu encore ? menaces-tu encore ? veux-tu lutter encore ?... Ne te gêne pas, appelle, Grandier, appelle !

GRANDIER

Jeanne, vous vous trompez, j'ai un moyen de sauver Ursule.

JEANNE

Toi ?... toi ?...

(Elle rit.)

GRANDIER

Oubliez-vous que Dieu a dit au méchant : « Le mal que tu médites viendra t'accabler, et tes violences retomberont sur ta tête ? »

JEANNE

Tu prêches, Urbain, tu prêches !

GRANDIER

Oubliez-vous que Dieu a dit au juste : « J'armerai ton cœur d'une force mystérieuse, j'armerai ton esprit d'une puissance inconnue. Ceux que tu regarderas pâliront d'effroi, ceux que tu toucheras ramperont jusqu'à terre ? »

JEANNE

Grand Dieu !

GRANDIER

« Faites la guerre au méchant ! a dit le Seigneur ; frappez-le dans l'effusion du mépris et de la colère, avec une main étendue, avec un bras inflexible et tout-puissant. »

JEANNE, criant

À moi !... à moi !...

GRANDIER

Jeanne ! dormez...

JEANNE

À... à... à... moi !

Scène VII

Les mêmes, le geôlier, ouvrant la porte.

LE GEÔLIER

Me voilà, madame ; vous m'appellez ?

JEANNE

Non ! non !

GRANDIER

Je le veux !

JEANNE, obéissant malgré elle

Laissez-nous !

LE GEÔLIER, refermant la porte

Je m'étais trompé, à ce qu'il paraît.

Scène VIII

Jeanne, Grandier.

GRANDIER

Où est Ursule ?

JEANNE

Je ne te le dirai pas.

GRANDIER

Dites où est Ursule... Je le veux !

JEANNE, se débattant

Oh ! oh ! oh !

GRANDIER

Dites !

JEANNE

Elle est dans le bois de l'île Bouchard, entre la chapelle des Buis et le carrefour des Ormes.

GRANDIER

Où l'attendent les assassins, à minuit ?

JEANNE

Au rocher de Sainte-Maure.

GRANDIER

Bien ! Maintenant, il y a dans ce cachot une porte secrète ; cherchez-la.

JEANNE

Non, non, non !

GRANDIER

Cherchez-la, et dites-moi où elle est : je le veux !

JEANNE, marchant à reculons

À moi !... à moi !...

GRANDIER

Le secret ! le secret ! le secret ! (Jeanne appuie le doigt sur le point noir qui fait le milieu du n° 5 des deux dés sculptés sur le mur, la porte s'ouvre.) Oh ! la porte ! la porte ! (Il court à son épée et dit à Jeanne.) Et maintenant, asseyez-vous et attendez-moi.

(Jeanne obéit. Il sort précipitamment.)

JEANNE, grinçant des dents

Ah !...

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Le bois de l'île Bouchard. – Effet de neige.

Scène première

Grandier, seul, entrant vivement.

Me voici au bois de l'île Bouchard, me voici au rocher de Sainte-Maure ; je suis venu à travers la forêt sans suivre de route tracée. N'importe, voilà bien le carrefour des Ormes, là-bas, et je suis passé près de la chapelle du Buis ; c'est bien ici qu'elle a dit qu'on l'attendait ; il doit être minuit moins quelques minutes... Onze heures et demie sonnaient à Richelieu, comme je franchissais la lisière du bois... Oh ! si elle m'avait trompé ou si elle s'était trompée elle-même ! si pendant que j'attends ici, Ursule... N'ai-je pas vu quelque chose se mouvoir là-bas entre les arbres ?... Non, rien. Par bonheur, cette nuit est claire comme un crépuscule... Ô mon Dieu, merci de ces miracles que vous faites en ma faveur !... Quel est ce bruit ?... Je me trompais, c'est la plainte de quelque branche qui plie et se brise sous le poids de la neige... Oh ! cette fois... Non, c'est le vent... Si j'appelais, si j'appelais Ursule, peut-être entendrait-elle ma voix et me répondrait-elle ; oui, mais peut-être aussi mes cris donneraient-ils l'éveil à ses assassins. Silence !... oh ! oui, silence !... J'ai bien entendu, c'est le claquement d'un fouet, c'est le bruit des grelots ; quelque coche qui court la poste... Il vient de ce côté... Oh ! si c'était elle qu'on m'enlevât... Nous verrons bien !

Scène II

Grandier, le postillon, à cheval ;
Maurizio et Bianca, dans la voiture.

LE POSTILLON, arrêtant les chevaux

Oh ! oooh !...

MAURIZIO, à la portière

Qu'y a-t-il ? et pourquoi t'arrêtes-tu ?

LE POSTILLON

Dites donc, est-ce que vous ne voyez pas, là-bas ?

MAURIZIO

Quoi ?

LE POSTILLON

On dirait qu'il y a comme un homme, ou plutôt comme un fantôme au milieu du chemin.

MAURIZIO

Qu'importe ! homme ou fantôme, avance.

LE POSTILLON

Je vous ai dit, en sortant de la ville, qu'il me semblait que nous étions suivis.

MAURIZIO

Si nous sommes suivis, raison de plus pour aller vite ; avance, avance !

LE POSTILLON

C'est que mes chevaux ont peur.

MAURIZIO

C'est toi qui as peur, misérable, et non tes chevaux... Avance, ou je te casse la tête d'un coup de pistolet.

LE POSTILLON

Allons, puisque vous le voulez.

(Il se remet en route.)

GRANDIER

Arrête, et descends !

LE POSTILLON

Eh ! je vous le disais bien.

GRANDIER

Y a-t-il une femme dans cette voiture ?

BIANCA

Oui ! oui ! oui !

MAURIZIO, ouvrant la portière

Qui es-tu ? que me veux-tu ?

GRANDIER

Je demande s'il y a une femme dans cette voiture ?

BIANCA

Qui que vous soyez, à l'aide ! au secours ! on m'emmène malgré moi, on m'entraîne de force, on me fait violence.

GRANDIER

Ce n'est point sa voix ; mais qu'importe ! c'est toujours une opprimée qui demande secours. Dieu ne m'aurait pas envoyé sur sa route s'il ne voulait pas que je la secourusse.

MAURIZIO, l'épée à la main

Qui es-tu ? que veux-tu ? C'est la seconde fois que je te le demande... Homme ou spectre, réponds !

GRANDIER

Maurizio dei Albizzi !

MAURIZIO

Urbain Grandier !... Je te croyais en prison, magicien.

GRANDIER

Non, non, je suis libre ! libre pour empêcher les mauvais desseins, et cependant...

MAURIZIO

Ah ! Grandier, tu vas tout me payer en une seule fois.

BIANCA

Grandier !... c'est Grandier !

MAURIZIO

En garde !

GRANDIER

Seigneur Maurizio, ce n'est pas à vous que j'en veux.

BIANCA

Grandier, mon protecteur, mon ami, vous qui m'avez déjà sauvée deux fois, ne m'abandonnez pas ; on m'enlève à mon fiancé. À moi ! à moi !

GRANDIER

Seigneur Maurizio, c'est la volonté du Seigneur que ceux qui s'aiment soient unis. Rendez cette jeune fille à son époux et passez votre chemin.

MAURIZIO

Je t'ai déjà dit de te mettre en garde.

GRANDIER

Seigneur Maurizio, je ne suis plus un soldat querelleur, je suis un pauvre moine ; ne me forcez pas de me servir contre vous d'une arme que je n'avais pas prise contre vous.

MAURIZIO

Ah ! tu étais moins humble que cela dans l'église Saint-Pierre, misérable ! En garde, une dernière fois, en garde !

(Il le menace de son épée.)

GRANDIER

Bianca ! devant Dieu, me prenez-vous pour votre protecteur ?

BIANCA

Oui ! devant Dieu, oui !

(Elle tombe à genoux.)

GRANDIER

Alors, priez pour cet homme, il est mort !

(Les épées se croisent, Maurizio est blessé.)

BIANCA

Grand Dieu !

GRANDIER

Oh ! maintenant, à Ursule !

BIANCA

Ne me quittez pas !

(Minuit sonne dans le lointain.)

GRANDIER

Minuit !

URSULE, en dehors

À l'aide ! au secours !

GRANDIER

La voix d'Ursule !... Me voilà, Ursule, me voilà !

OLIVIER, BARACÉ et NOGARET, en dehors

Ah ! misérables ! ah ! bandits ! À mort ! à mort !

(Cliquetis d'épées, coups de pistolet.)

GRANDIER

Ursule ! Ursule !

(Les seigneurs poursuivent trois bandits qui fuient.)

Scène III

Les mêmes, Ursule, Olivier, Nogaret, Baracé.

URSULE

Urbain !... C'est toi, libre, libre quand je te croyais prisonnier... Ô miracle !

OLIVIER, en dehors

Misérables !

GRANDIER

Par ici, monsieur de Sourdis, par ici !

URSULE

Il m'a sauvé, Urbain ; des hommes m'entraînaient du côté de ce rocher, où, disaient-ils, quelqu'un m'attendait ; ils allaient m'assassiner sans doute... (Apercevant Bianca.) Une femme !

GRANDIER, à Olivier, qui entre

Monsieur de Sourdis, tandis que vous sauviez Ursule, je sauvais Bianca ; vous le voyez, nous sommes quittes.

OLIVIER

Mon ami !... Oh ! quel est ce cadavre, Bianca ?

BIANCA

Hélas !

OLIVIER

Maurizio !

GRANDIER

Dieu m'a fait coupable, monsieur de Sourdis, pour que vous restiez innocent ; si vous aviez tué le frère, vous ne pouviez plus épouser la sœur.

OLIVIER

Grandier ! mon ami, que puis-je faire pour toi ?

GRANDIER

Je vous recommande Ursule, monsieur ; qu'elle soit l'amie de Bianca !

OLIVIER

Oh ! sa sœur ! la mienne ! sur ma vie, Grandier, sur ma vie !

URSULE

Mais vous, vous, Urbain, que devenez-vous ?

GRANDIER

Ursule, j'ai un compte à rendre aux hommes et à Dieu.

URSULE

Urbain ! Urbain !

GRANDIER

Adieu, Ursule ; nous ne nous reverrons plus maintenant que là-haut, et bien heureux sera le premier qui ira y attendre l'autre !
(Il sort, et, en passant, il jette son épée dans la rivière.)

Scène IV

Les mêmes, hors Grandier.

OLIVIER

Allons ! allons !

BIANCA, montrant Maurizio

Cet homme était mon frère, Olivier.

NOGARET

Ah ! il n'est que blessé !

OLIVIER

Partons ! partons ! il vous reprendrait encore !

Scène V

Baracé, Nogaret, Maurizio.

BARACÉ

Voilà qu'il revient à lui.

MAURIZIO

Ah !

NOGARET

Monsieur, disposez de nous.

BARACÉ

Nous sommes à vos ordres, monsieur.

MAURIZIO

Alors, rapportez-moi à la ville, et tâchez que je ne meure pas avant d'y arriver.

NOGARET

Oh ! oh ! vous avez donc quelque chose de bien pressé à y faire, à la ville ?

MAURIZIO

Oui, j'ai à me venger !

(On l'emporte vers la voiture.)

ONZIÈME TABLEAU

L'église Saint-Pierre. – L'église est convertie en tribunal. – Au fond, sur une estrade, sont les juges ecclésiastiques. À gauche est Grandier sur une estrade élevée de deux marches seulement. Au fond et à droite, les assistants.

Scène première

Grandier, Mignon, le bailli, les juges,
les exorcistes, les assistants, puis l'abbé Grillau.

MIGNON

Faites retirer la sœur Louise des Anges, la sœur Catherine de la Présentation et la sœur Élisabeth de la Croix. La séance est suspendue pour donner quelque repos aux exorcistes.

LE BAILLI, à part

Le fait est qu'ils doivent être fatigués, depuis cinq heures qu'ils jouent leur comédie.

GRILLAU, au fond

Laissez-moi passer, laissez-moi passer ; c'est mon enfant, je vous dis.

GRANDIER, aux juges ecclésiastiques

Mes frères, vous m'avez reproché de ne pas avoir pris le confesseur que vous vouliez me donner ; je vous ai dit que j'en attendais un dans la piété et dans les lumières duquel j'avais toute confiance ; le saint homme que j'attendais, le voilà, mes frères ; je vous adjure de le laisser venir jusqu'à moi.

LA FOULE

Oui, oui, c'est juste ; vous avez le droit de le condamner, mais vous n'avez pas le droit de lui refuser un confesseur.

MIGNON

C'est bien, nous lui accordons encore cela ; nous voulons être indulgent jusqu'au bout.

GRANDIER, souriant

Merci, mon frère !

Scène II

Les mêmes, Grillau, dans les bras de Grandier.

GRILLAU

Grandier, mon enfant !

(Pendant toute cette scène, chacun quitte sa place et cause, comme cela se pratique quand une audience est suspendue. Mignon est au milieu du groupe et gesticule. Les moines et les autres juges ecclésiastiques semblent faire tous leurs efforts pour prouver que Grandier est coupable.)

VOIX, dans la foule

C'est égal, ils n'ont pas voulu le confronter avec la supérieure.

UN ÉCOLIER

Dites donc, elle n'est pas forte en latin, la sœur Louise des Anges, elle a pris *quotiès* pour *quando*.

UN AUTRE

Oui ; mais comme la sœur Catherine a bien dit : *Adoro Jesus-Christus*, hein ! Il paraît que le diable a horreur de l'accusatif.

UN AUTRE

Ce n'est pas comme Mignon.

(Ils rient.)

GRANDIER, à l'abbé

Oh ! je savais bien que vous viendriez.

GRILLAU

J'ai reçu une lettre de Daniel, et je suis accouru.

GRANDIER

Où est-il, Daniel ?

GRILLAU

Je l'ai aperçu au milieu d'un groupe d'écoliers ; il m'avait l'air de mener une émeute en ta faveur.

GRANDIER

Pauvre enfant ! Et ma mère ?

GRILLAU

Je l'ai rencontrée en arrivant, sur la route.

GRANDIER

Que fait-elle là ?...

GRILLAU

Elle attend M. de Laubardemont.

GRANDIER

Ma mère, une sainte femme comme elle, demander pour moi quelque chose à cet infâme ?

GRILLAU

Eh ! mon Dieu, elle est mère, et, pour son fils, elle prierait Satan.

GRANDIER

Oui, on m'avait, en effet, prévenu qu'il allait venir. Où était-il donc, qu'il arrive si vite ?

GRILLAU

Il était à Tours, et il vient présider ton procès.

GRANDIER

Dites qu'il vient prononcer mon jugement, mon père.

GRILLAU

Oh ! que dis-tu là !...

GRANDIER

Peut-être me trompé-je. Tant mieux pour lui.

GRILLAU

Tant mieux pour lui ?

GRANDIER

Ils ont tant fait souffrir le moine, que le soldat est revenu. Qu'ils prennent garde ! je réglerai mon esprit sur son esprit, et, selon qu'il sera juste, lui, je serai miséricordieux, moi.

GRILLAU

Je ne te comprends pas, Grandier.

GRANDIER

Vous savez que parfois je parle pour moi seul et pour Dieu.

GRILLAU

Et Dieu te parle aussi, à toi, mon fils ; car ta mère m'a tout dit, et c'est Dieu seul qui a pu te révéler l'existence d'Ursule.

GRANDIER

Oui, pour la sauver une première fois, Dieu m'a parlé ; mais, pour la sauver une seconde fois, cette nuit... Mon père, priez pour votre fils ! votre fils a du sang à ses mains.

GRILLAU

Hein ? que dis-tu là ?

(Bruit dans la foule.)

GRANDIER

Silence, mon père ! je crois qu'il se passe là-bas quelque chose d'extraordinaire.

UN HUISSIER, annonçant

Messire Jacques de Laubardemont, commissaire extraordinaire de Sa Majesté Louis XIII.

LA FOULE

Ah ! c'est lui, c'est Laubardemont, c'est le juge du roi ! – Oui, et le bourreau du cardinal.

L'HUISSIER

Place à messire de Laubardemont ! place !

Scène III

Les mêmes, Laubardemont.

LAUBARDEMONT

Salut, mes pères. Bonsoir, messieurs. Huissier, lisez la commission de Sa Majesté, afin que personne n'ignore de mon pouvoir.

LA FOULE

En voilà un beau juge ! c'est le père de la supérieure du couvent des Ursulines. – Bon ! c'est la fille qui accuse et le père qui juge.

L'HUISSIER, au pied de l'estrade

Silence, messieurs ! (Lisant.) « Le sieur de Laubardemont, conseiller du roi en ses conseils d'État, se rendra immédiatement

à Loudun pour informer diligemment contre Grandier sur tous les faits dont il a été ci-devant accusé et autres qui lui seront de nouveau mis à sus, touchant la possession des religieuses des Ursulines de Loudun et autres personnes que l'on dit être aussi possédées et tourmentées des démons par les maléfices dudit Grandier ; décréter faire et parfaire son procès sans avoir égard au renvoi qui pourrait être demandé par lui. En notre palais d'Amboise, ce 5 décembre 1633. *Signé* : Louis. »

LAUBARDEMONT

Où est l'accusé ?

GRANDIER

Me voilà, messire.

(Les deux hommes se regardent.)

LAUBARDEMONT

Vos noms ?

GRANDIER

Urbain Grandier.

LAUBARDEMONT

Votre âge ?

GRANDIER

Trente-cinq ans.

LAUBARDEMONT

Votre qualité ?

GRANDIER

Supérieur des frères de la Merci de Loudun.

LAUBARDEMONT

Vous êtes accusé d'avoir, par magie et sortilèges, et en vertu de pactes passés avec le démon, livré à l'ennemi du genre humain la supérieure du couvent des Ursulines et plusieurs de ses religieuses.

GRANDIER

Je suis accusé de ce crime, c'est vrai ; mais, avec l'aide de Dieu, j'espère triompher de l'accusation.

LAUBARDEMONT

Soit ; mais, jusqu'à présent du moins, les apparences sont

contre vous.

GRANDIER

Notre-Seigneur a dit : « Ne croyez pas aux apparences. »

LAUBARDEMONT

Nous allons examiner les faits.

GRANDIER

Je suis prêt à les réfuter.

LAUBARDEMONT

Quatre pactes ont été trouvés chez les religieuses.

GRANDIER

Je nie qu'ils y soient de mon fait ou de ma participation.

MIGNON

Il est bien facile de nier.

LAUBARDEMONT

Les voici revêtus de votre signature et de celle de Satan.

GRANDIER

Je ne sais si la signature de Satan est vraie ; mais je sais que ma signature est fausse.

MIGNON

Alors, vous nous accusez d'avoir voulu tromper monseigneur ?

GRANDIER

Je n'accuse personne, je craindrais trop d'accuser injustement.

LAUBARDEMONT

Cependant les religieuses ont reconnu les pactes en vertu desquels elles sont possédées.

GRANDIER

C'est-à-dire qu'elles ont déclaré les reconnaître.

MIGNON

Alors, elles ont menti ?

GRANDIER

Dieu leur pardonne si c'est à mauvaise intention.

LAUBARDEMONT

D'ou vient, si les religieuses ne sont pas réellement possédées, d'ou vient qu'elles voient à distance, et que l'une d'elles, la sœur

Louise des Anges, vous a vu de sa cellule, causant avec le bailli à l'hôtel de ville ?

GRANDIER

Quel jour a-t-elle vu cela ?

LAUBARDEMONT

Avant-hier, dit le procès-verbal.

MIGNON

Elle l'a vu comme je vous vois.

GRANDIER

Avant-hier ?

MIGNON

Oui.

GRANDIER

C'est bien avant-hier que vous dites ?

MIGNON

Sans doute.

GRANDIER

M. le bailli est là, qu'il réponde.

LE BAILLI

J'affirme sur l'honneur n'avoir vu Grandier avant-hier que dans sa cellule ; j'affirme sur l'honneur n'avoir mis le pied à l'hôtel de ville depuis huit jours.

(Murmures dans la foule.)

L'HUISSIER

Silence, messieurs !

GRANDIER

D'ailleurs, je le répète, le droit de l'accusé, son premier droit, son droit le plus sacré, c'est d'être confronté avec son accusateur. Mon principal accusateur, c'est la supérieure des Ursulines ; je demande à être confronté avec Jeanne de Laubardemont.

LAUBARDEMONT

C'est bien, on la fera descendre dans ta prison.

GRANDIER

Non pas dans ma prison, car on falsifierait encore ce procès-verbal comme on a falsifié les autres... (Murmures.) Pas dans ma

prison ; ici, dans cette église, en présence des hommes, en face de Dieu ; et cela, non pas ce soir, non pas demain, mais à l'instant même.

LAUBARDEMONT

Cela ne se peut pas.

(Murmures.)

GRANDIER

Pourquoi cela ne se peut-il pas ?

VOIX

Oui, oui, il a raison ! la confrontation, la confrontation ! la supérieure ! la supérieure !

LAUBARDEMONT

La supérieure est enfermée dans sa cellule avec deux saints hommes qui prient Dieu de la délivrer du démon que cet homme a mis en elle.

(Murmures.)

GRANDIER, à Grillau

Mon père, quelque chose me dit que, si j'appelais cette femme, fût-ce malgré elle, elle viendrait.

GRILLAU

Appelle, alors, appelle !

GRANDIER

Croyez-vous que j'aie ce droit ?

GRILLAU

Oui.

GRANDIER

Que ce ne soit pas un péché que de forcer la volonté d'une créature humaine ?

GRILLAU

Si c'est un péché, je le prends sur moi. Appelle, appelle !

GRANDIER

Messire Jacques de Laubardemont, vous refusez à moi, Urbain Grandier, accusé de magie et de sortilège par la supérieure des Ursulines de Loudun, de me confronter avec Jeanne de Laubardemont, mon accusatrice ?

LAUBARDEMONT

Je refuse de la déranger dans ses prières.

GRANDIER

Prenez garde ! moi aussi, je peux prier Dieu, et Dieu peut m'exaucer.

LAUBARDEMONT

Et que lui demanderas-tu, à Dieu ?

GRANDIER

Je lui demanderai d'amener ici Jeanne de Laubardemont, malgré les deux religieux qui l'assistent, malgré vous, malgré elle-même.

LAUBARDEMONT

Demande.

GRANDIER

Encore une fois, vous refusez ?

LAUBARDEMONT

Je refuse !

GRANDIER

Au nom du Dieu vivant, qui lit dans nos cœurs et qui juge de nos intentions, Jeanne de Laubardemont, je t'adjure de quitter ta cellule et de venir renouveler en face de moi les accusations que tu as portées en mon absence ; Dieu me donne le pouvoir d'ordonner en son nom... Viens, Jeanne ! viens, viens, viens !

(Il reste le bras étendu ; chacun se retourne et attend. – Murmure qui annonce Jeanne. – Mouvement. – On la voit paraître ; elle marche d'un pas lent et solennel. – Rumeur parmi les assistants.)

Scène VI

Les mêmes, Jeanne.

JEANNE

Me voilà !

LAUBARDEMONT

Pourquoi viens-tu ?

JEANNE

Une voix m'appelle à laquelle je suis forcée d'obéir.

LAUBARDEMONT

C'est celle de cet homme.

JEANNE

Tu m'as appelée, Grandier ?

GRANDIER

Oui.

JEANNE

Que veux-tu de moi ?

GRANDIER

Je veux que tu renouvelles en face de moi les accusations que tu as portées en arrière de moi.

JEANNE

Interrogez-moi, mon père, et je répondrai.

LAUBARDEMONT

Jeanne de Laubardemont, depuis combien de temps connais-tu cet homme ?

JEANNE

Depuis qu'il est supérieur des frères de la Merci de Loudun.

LAUBARDEMONT

L'avais-tu jamais vu avant de le rencontrer dans cette ville ?

JEANNE

Jamais !

LAUBARDEMONT

As-tu contre lui quelque sentiment d'amour ou de haine ?

JEANNE

Aucun.

LAUBARDEMONT

Jeanne de Laubardemont, as-tu accusé Urbain Grandier d'avoir donné un philtre d'amour à Ursule de Sablé, comtesse de Rovère ?

JEANNE

Oui !

LAUBARDEMONT

As-tu accusé Urbain Grandier de l'avoir faite passer pour morte et de l'avoir cachée dans sa cellule ?

JEANNE

Oui !

LAUBARDEMONT

As-tu accusé Urbain Grandier d'avoir, par ses maléfices, chassé l'esprit saint du couvent et d'en avoir fait la demeure du démon, à ce point que les plus saintes filles, oubliant leurs devoirs, passaient les nuits en bals et en fêtes, au lieu de les passer en pénitence et en prières ?

JEANNE

Oui !

LAUBARDEMONT

Vous le voyez, en présence comme en absence, elle accuse, et l'accusation est précise, il me semble.

GRANDIER

À mon tour d'interroger, maintenant.

LAUBARDEMONT

À ton tour d'interroger, dis-tu ?

GRANDIER

Oui.

LAUBARDEMONT

Jeanne, je vous défends de répondre.

JEANNE

Oh ! soyez tranquille, mon père !

GRANDIER

Avec l'aide de Dieu, tu me répondras, cependant.

JEANNE

Moi ?

GRANDIER

Oui, toi !

JEANNE

Ah ! plutôt que de répondre...

(Elle essaye de fuir.)

GRANDIER, élevant son bras gauche

Arrête !

JEANNE, luttant

Ah ! ah ! ah !

GRANDIER

Écoutez tous ! car, cette fois, vous allez entendre la vérité.

MIGNON

Vous voyez bien que cet homme a une puissance infernale !

GRANDIER

Vous avez déclaré ne me connaître que depuis un an, Jeanne ; depuis combien de temps me connaissez-vous ?

JEANNE

Depuis dix ans.

(Murmures.)

GRANDIER

Vous avez dit m'avoir vu pour la première fois à Loudun ; Jeanne, où m'avez-vous vu pour la première fois ?

JEANNE

À Bordeaux.

(Murmures.)

GRANDIER

Vous avez dit que vous ne m'aimiez ni ne me haïssez. Me haïssez-vous ? ou m'aimez-vous ?

JEANNE

Je vous aime !

(Murmures, rumeurs, étonnement.)

LAUBARDEMONT

Que dis-tu là, Jeanne ? que dis-tu ?

GRANDIER

Oh ! attendez, vous n'êtes pas au bout... Vous avez dit que j'avais fait prendre un philtre à Ursule de Sablé, comtesse de Rovère ; qui a versé le philtre ?

JEANNE

C'est moi !

(Murmures.)

GRANDIER

Vous avez dit que j'avais caché Ursule de Sablé dans ma cel-

lule. Qui retenait Ursule de Sablé prisonnière dans l'*in-pace* du couvent des Ursulines ?

JEANNE

C'est moi !

GRANDIER

Où vous ai-je trouvée, quand j'ai été vous demander la clef de la prison d'Ursule ?

JEANNE

Au milieu d'une fête que les religieuses donnaient dans le cloître des Ursulines.

(Murmures.)

GRANDIER

Avais-je connaissance de cette fête, des fêtes précédentes ou de celles qui devaient les suivre ?

JEANNE

Vous les ignoriez toutes.

GRANDIER

Ai-je employé, pour vous reprendre cette clef, aucun moyen magique ou sacrilège ?

JEANNE

Aucun. Vous m'avez dit : « Au nom du Seigneur Dieu, rends-moi cette clef », et je vous l'ai rendue.

GRANDIER

Pourquoi teniez-vous Ursule emprisonnée ?

JEANNE

Parce qu'elle t'aimait et que tu l'aimais.

(Murmures.)

GRANDIER

Quand avez-vous pris cette résolution de la faire passer pour morte ?

JEANNE

Après mon voyage en Italie.

GRANDIER

Que venez-vous faire en Italie ?

JEANNE

Je venais t'offrir ma main, une dot de trois cent mille livres, et le grade de capitaine.

GRANDIER

Qu'ai-je répondu à cette offre ?

JEANNE

Tu l'as refusée.

GRANDIER

Pourquoi l'ai-je refusée ?

JEANNE

Parce que tu ne m'aimais plus !

(Rumeurs.)

GRANDIER

Jacques de Laubardemont, ce que tu viens d'entendre est l'exacte et sainte vérité. Ordonne que je rentre pur et justifié dans ma cellule, et tout sera oublié, comme cela doit se faire entre chrétiens.

LAUBARDEMONT

Que l'on reconduise l'accusé dans sa prison.

(Rumeurs.)

GRANDIER

Prends garde, Laubardemont ! Je t'offre la paix, et tu choisis la guerre ; je te propose l'oubli, et tu prends la vengeance.

LAUBARDEMONT

Archers, vous avez entendu, obéissez !

(Murmures.)

GRANDIER

Un instant ! J'ai encore quelques questions à faire à cette femme.

LA FOULE

Oui, oui, qu'il parle ! – Parle, Grandier, parle ! nous te défendrons, s'il le faut.

GRANDIER

Jeanne, vous avez dit que j'avais refusé votre main, vos trois cent mille livres et le grade de capitaine parce que je ne vous

aimais plus ; dites maintenant pourquoi j'avais cessé de vous aimer.

JEANNE

Pourquoi ?... Parce que... Mon Dieu !... mon Dieu !... parce que...

GRANDIER

Parlez !

JEANNE

Parce qu'à Bordeaux, un soir... un soir que vous étiez caché parmi les saules de la rivière... vous avez vu...

GRILLAU, bas

Oh ! mon Dieu, serait-ce... ?

GRANDIER

Qu'ai-je vu ? Dites !

JEANNE

Oh ! faut-il donc absolument que je parle ?

GRANDIER

Oui, absolument, il le faut !

JEANNE

Parce que vous avez vu sortir un homme de chez moi.

GRANDIER

Qu'était pour vous cet homme ?

JEANNE

C'était mon amant.

(Murmures.)

GRANDIER

Cet homme vit-il toujours ?

JEANNE

Il vit.

GRANDIER

A-t-il été puni comme il méritait de l'être ?

JEANNE

Il vit comblé d'honneurs et de dignités.

GRANDIER

Où est cet homme ?

JEANNE

Il est ici.

LAUBARDEMONT

Malheureux !

GRANDIER

Nommez-le.

JEANNE

Oh ! non, non, je ne le nommerai pas... Non, tu ne peux exiger une pareille chose.

GRANDIER

Soit, ne le nommez pas, j'y consens ; mais désignez-le du doigt, je le veux.

JEANNE lève lentement son doigt
à la hauteur de Laubardemont

Le voilà !

LAUBARDEMONT

Misérable !

LA FOULE

Son père ! le juge ! Laubardemont !

GRANDIER

Maintenant, Jeanne, réveille-toi, souviens-toi de tout ce que tu viens de dire, et que ce souvenir soit ta punition.

JEANNE, se réveillant
et regardant autour d'elle

Mon Dieu ! ah !... (Se rappelant ce qu'elle vient de dire.) Infamie !

(Elle rabat son voile et s'enfuit.)

LA FOULE, s'écartant devant elle

Va-t'en, maudite ! va-t'en, incestueuse ! va-t'en, sacrilège ! va-t'en !

LAUBARDEMONT

À moi, archers !

(Tumulte effroyable.)

Scène V
Les mêmes, hors Jeanne.

GRILLAU

Vous l'entendez, il est innocent ! il est innocent !

LAUBARDEMONT

Il a menti !

GRILLAU

Il y a deux ans qu'en confession il m'a dit, à moi, tout ce qu'il vient de dire ; par mes cheveux blancs, il est innocent, je vous le jure.

LAUBARDEMONT

C'est le démon qui l'a inspiré. Il n'y a que le démon qui puisse forcer une fille d'accuser son père.

GRILLAU

Et moi, pauvre prêtre, moi, je te dis : c'est Dieu qui a voulu que le crime fût découvert là où était le crime, et que l'innocence fût reconnue là où était l'innocent.

TOUT LE PEUPLE, s'élançant

Il est innocent ! il est innocent ! Plus de juge, plus de procès, plus de prison ! Liberté ! liberté !

(On force les gardes.)

MADAME GRANDIER

Mon fils !

DANIEL

Mon frère !

TOUS

Grandier ! Grandier !

GRANDIER

Mes amis !

LAUBARDEMONT

Oh ! malédiction sur cet homme et sur toute sa famille !

MAURIZIO, dans la coulisse

Attends, Laubardemont, attends, je t'apporte du secours.

(On s'écarte et l'on voit un homme blessé
qu'on apporte sur une civière.)

Scène VI
Les mêmes, Maurizio.

GRANDIER

Maurizio !

MAURIZIO

Oui, c'est moi, Urbain ; à mon tour de t'accuser, je t'accuse.

LA FOULE

Vous accusez ! vous ! vous !

GRANDIER

Ah ! je l'avais oublié.

LAUBARDEMONT

Qui que tu sois, tu es le bienvenu.

MADAME GRANDIER

Quel est cet homme ?

GRANDIER

Oh ! ma mère ! ma mère !

MAURIZIO, se soulevant

Oui, j'accuse Urbain Grandier de magie, de sacrilège et d'homicide !

LAUBARDEMONT

Parle ! parle !

LA FOULE

De magie, de sacrilège et d'homicide ?

MAURIZIO, debout

Oui, j'accuse Grandier de magie ; car chacun sait que, pendant la nuit dernière, Grandier était enfermé dans la prison de la ville, et il est sorti de cette prison sans que les portes aient été ouvertes, sans que les geôliers l'en aient vu sortir.

TOUS

Oh ! oh !

MAURIZIO

Oui, j'accuse Grandier de sacrilège ; car, malgré le commandement du Seigneur, il s'est servi de l'épée sous ce costume saint qui proscrit l'épée.

TOUS

Oh !

MAURIZIO

Oui, j'accuse Grandier d'homicide, car il m'a frappé à mort ;
 et, si vous en doutez (ouvrant son pourpoint), regardez la blessure.
 La reconnais-tu, meurtrier ? Tiens, vois, vois, vois !

(Il vient tomber aux pieds de Grandier.)

TOUS

Oh !

GRILLAU

Mais réponds donc !

DANIEL

Mais dis donc que ce n'est point vrai, frère !

MADAME GRANDIER

Mais démens donc cet homme !

MAURIZIO

On ne dément pas les morts, et je meurs.

GRILLAU

Messieurs, messieurs, cet homme ment comme les autres.

TOUS

Oui, oui, il ment !

GRANDIER

Cet homme dit la vérité, mes frères ; je me livre à la justice
 des hommes ; implorez pour moi la miséricorde de Dieu. Je
 m'abandonne à vous !...

LAUBARDEMONT

Reconduisez-le dans sa prison, et que, cette fois, on le garde
 à vue.

ACTE CINQUIÈME

DOUZIÈME TABLEAU

La prison de Grandier. – Une grille au fond, à travers laquelle on voit se promener la sentinelle, son mousquet sur l'épaule.

Scène première

Grandier, Grillau, le greffier, gardes et exempts.

LE GREFFIER, lisant

« Nous, juges ecclésiastiques, réunis sous la présidence du sieur de Laubardemont, conseiller es conseil d'État et privé du roi, commissaire extraordinaire nommé en cette occasion, avons déclaré et déclarons Urbain Grandier, supérieur du couvent des frères de la Merci de Loudun, atteint et convaincu du crime de magie, maléfices et homicide, les deux premiers sur la personne des religieuses ursulines de Loudun, et le dernier sur la personne du comte Maurizio dei Albizzi ; pour réparation duquel avons condamné et condamnons ledit Grandier à faire amende honorable, nu-tête, la corde au cou, devant la principale porte de l'église Saint-Pierre-du-Marché, et devant celle de Sainte-Ursule de cette ville, et, là, à genoux, demander pardon à Dieu, au roi et à la justice ; et, ce fait, être conduit dans la cour de l'hôtel de cette ville, et, là, à genoux, demander pardon à Dieu, au roi et à la justice ; et, ce fait, être conduit dans la cour de l'hôtel de ville pour y être attaché à un poteau, sur un bûcher qui, à cet effet, sera dressé audit lieu, et y être son corps brûlé vif avec les pactes et caractères magiques restant au greffe. Prononcé en l'une des chambres de la prison de Loudun, audit Grandier, le 6 décembre 1634. »
Vous avez entendu ?

GRANDIER

Oui.

LE GREFFIER

Vous plairait-il de signer votre arrêt, comme c'est l'usage ?

GRANDIER

En avouant le crime d'homicide, oui ; mais en repoussant ceux de magie et de sortilège.

LE GREFFIER, lui présentant une plume

Faites ainsi qu'il vous conviendra.

GRANDIER

« Je reconnais être coupable d'homicide sur la personne du comte Maurizio dei Albizzi, ce dont je demande bien humblement pardon à Dieu ; mais je nie tous les autres crimes qui me sont imputés par ledit arrêt. GRANDIER. » Voilà ce que vous désirez, monsieur.

LE GREFFIER

Demandez-vous quelque chose ?

GRANDIER

Rien, et je remercie mes juges de m'avoir épargné la torture... (À Grillau.) Je vous retrouverai sur la route avec ma mère ?

GRILLAU

Ni l'un ni l'autre ne te manqueront au dernier moment.

GRANDIER

Quant à Daniel...

GRILLAU

Eh bien ?

GRANDIER

Tâchez de l'écarter... C'est un enfant, un pareil spectacle le tuerait.

GRILLAU

Hélas ! depuis hier au soir, nous ne l'avons pas vu.

GRANDIER

Quelque part qu'il soit, Dieu est avec lui. (Grillau sort. – Se retournant.) Pour quelle heure, messieurs ?

LE GREFFIER

Pour ce matin, à neuf heures.

GRANDIER

Merci... Allez, mon père, allez !...

(Il va s'asseoir sur un banc ; le greffier sort avec les gardes et les

exempts, dont le dernier reçoit une bourse des mains de Daniel, qui s'est glissé derrière les soldats.)

Scène II
Grandier, Daniel.

DANIEL

Frère ! frère !

GRANDIER

Ah ! c'est toi, Daniel !

DANIEL

Chut !

GRANDIER

Comment es-tu entré ?... (Il l'enveloppe de son manteau et le fait passer devant lui.) On m'a dit qu'on avait défendu ma prison à ma mère et à toi.

DANIEL

J'ai donné aux exempts tout ce que je possédais ; ils ont fait semblant de ne pas me voir, et je me suis glissé entre eux.

GRANDIER

Pauvre enfant, sais-tu à quoi tu t'exposes ?

DANIEL

Moi ?

GRANDIER

N'as-tu pas entendu cet homme crier malédiction sur moi et sur toute ma famille ?

DANIEL

Dieu me protégera ; et puis, d'ailleurs, à tout prix, il fallait que je te visse... On s'occupe de te sauver, Grandier.

GRANDIER

Qui cela ?

DANIEL

M. de Sourdis.

GRANDIER

Tu l'as vu ?

DANIEL

Oui.

GRANDIER

Qu'est devenue Ursule ? qu'est devenue Bianca ?... Le seul malheur qui puisse m'arriver maintenant est d'ignorer leur sort et de mourir en l'ignorant.

DANIEL

Bianca a encore son habit de mariée ; elle a épousé cette nuit M. de Sourdis. Ursule a déjà son habit de novice, car elle entre aux Carmélites ce soir.

GRANDIER

Alors, toutes deux prient pour moi ; je suis tranquille, car la prière de deux anges m'aura précédé au ciel.

DANIEL

Maintenant, frère, parlons de toi.

GRANDIER

De moi ?

DANIEL

Oui ; en venant ici, j'ai traversé la cour de l'hôtel de ville.

GRANDIER

Eh bien ?

DANIEL

Dans cette cour, j'ai vu un bûcher.

GRANDIER

C'est le mien.

DANIEL

Oh ! j'ai passé bien vite ; mais écoute, ce n'est pas ce danger-là que je redoute le plus, puisque, je te l'ai dit, M. de Sourdis s'occupe de te sauver.

GRANDIER

Et quel autre danger puis-je donc courir ?

DANIEL

Frère, il y avait à l'hôtel de ville M. de Laubardemont, qui causait avec deux soldats ; je l'ai vu sourire, je me suis défié ; alors, j'ai suivi ces soldats, je leur étais inconnu, ils n'ont pas pris

garde à moi, j'ai donc pu entendre ce qu'ils disaient en rejoignant leurs camarades.

GRANDIER

Et que disaient-ils ?

DANIEL

Ils disaient que M. de Laubardemont craignait le scandale d'un supplice public ; ils parlaient de la déposition de la supérieure, qui pouvait se renouveler ; ils ajoutaient que M. de Laubardemont donnerait bien mille livres pour qu'un accident arrivât au condamné.

GRANDIER

Oui, je comprends.

DANIEL

Alors, un des soldats a dit : « Un accident ?... Parbleu ! c'est bien facile ; la sentinelle qui garde Grandier n'a, en se promenant devant la grille du cachot, qu'à abaisser son mousquet comme pour le désarmer, et alors, en le désarmant, le chien échappe et le coup part... » Voilà un accident tout trouvé... (Pendant qu'il parle, on voit la sentinelle abaisser son mousquet à travers la grille.) Oh ! frère, cet homme qui a dit cela...

(Daniel se jette au-devant de Grandier. Le coup part.)

GRANDIER

Ah ! pour qui ce coup de feu ?

DANIEL

Pour Daniel, heureusement !... Embrasse-moi, frère... Je meurs !

GRANDIER

Et moi qui les remerciais de m'avoir épargné la torture !

(Il le prend dans ses bras et l'emporte sur le banc.)

Scène III

Les mêmes, Olivier.

OLIVIER

Qu'y a-t-il ? et qu'est-ce que ce coup de feu ?

LA SENTINELLE

Un accident, mon officier : en désarmant mon mousquet, comme la mèche était allumée, le coup a parti.

OLIVIER

C'est moi qui commande l'escorte qui dois conduire le prisonnier au bûcher... Ouvrez-moi.

(Le geôlier ouvre.)

Scène IV

Grandier, Olivier, Daniel.

OLIVIER

Grandier !... Grandier !... Ah ! le voilà... Écoute, Grandier, c'est moi qui commande les hommes qui doivent t'escorter, ces hommes sont à moi ; au coin de la place Sainte-Croix, dix chevaux tout sellés attendent, montés par huit cavaliers ; les deux chevaux sans cavalier sont pour toi et pour moi. En passant près de ces chevaux, nous sautons en selle ; en quatre heures, nous sommes à Poitiers ; là, dix autres chevaux préparés par mes soins nous attendent ; demain, nous sommes à la Rochelle ; dans trois jours, en Espagne... Ah ! c'est bien le moins que je fasse cela pour toi, pour toi qui m'as rendu Bianca, c'est-à-dire plus que ma vie, et qui meurs pour me l'avoir rendue... Mais qu'as-tu donc ? Tu ne réponds pas... Grandier !... Grandier !...

GRANDIER, sanglotant

Regardez !... regardez !

OLIVIER

Daniel, tué !... tué par ce coup de feu !...

GRANDIER

Vous voyez bien que je ne puis me sauver, monsieur de Sourdis ; car, au lieu d'une, maintenant, j'ai deux morts à expier.

TREIZIÈME TABLEAU

La cour de l'hôtel de ville. – À droite, façade à balcon ; perron du même côté. Échafaudages au fond. Arcades par lesquelles on pénètre dans la cour ; au milieu, le bûcher, gardé par les soldats.

Scène première

Grillau, madame Grandier, soldats, foule de peuple.

GRILLAU

Et vous aurez le courage de l'attendre ici ?

MADAME GRANDIER

La Vierge n'a-t-elle pas suivi son divin fils jusqu'au pied de la croix ? Je m'appelle Marie comme elle, et mon fils est innocent comme le sien.

UNE FEMME

Dites donc, commères, vous ne savez pas, on dit que les religieuses se sont rétractées, et qu'elles n'ont fait tant de bruit que parce qu'elles étaient amoureuses de lui.

UN HOMME, entrant

Oh ! c'est une infamie ! c'est une indignité !

LES FEMMES

Quoi donc ? quoi donc ?

L'HOMME

Il lui en arrivera malheur.

LES FEMMES

À qui ?

L'HOMME

À cet infâme Mignon.

UNE FEMME

Qu'a-t-il fait encore ?

L'HOMME

Comme Grandier achevait de faire amende honorable à la porte de l'église Sainte-Croix, Mignon lui a donné un crucifix d'argent à baiser.

LES FEMMES

Eh bien ? eh bien ?

L'HOMME

Grandier en a approché ses lèvres ; mais à peine ses lèvres l'ont-elles touché, qu'il a jeté un cri.

LES FEMMES

Bah !

L'HOMME

« Voyez-vous, a dit Mignon, le démon qui est en lui ne peut supporter la présence de Notre-Seigneur. »

LES FEMMES

Était-ce vrai ?

L'HOMME

Attendez donc ! Alors, Grandier a appelé M. de Sourdis et lui a parlé tout bas.

LES FEMMES

Que lui a-t-il dit ?

L'HOMME

Je ne sais ; mais M. de Sourdis a arraché le crucifix des mains de Mignon et l'a plongé dans le bénitier que tenait le sacristain ; l'eau sainte s'est mise à bouillir : le crucifix sortait du feu et était brûlant comme un fer rouge.

LES FEMMES

Infamie ! horreur !

MADAME GRANDIER

Remerciez Dieu avec moi, mes sœurs ; c'est une éternité de bonheur que lui font ses bourreaux.

LES FEMMES

Sa mère !... Oh ! pauvre femme !

MADAME GRANDIER

Est-il encore bien loin ?

L'HOMME

Non, car voilà le bourreau.

Scène II

Les mêmes, Laubardemont et sa suite, le bourreau.

Laubardemont traverse le théâtre au milieu des murmures de la foule ; les enfants qui sont sur les échafaudages lui jettent des pierres. Il se retourne.

LAUBARDEMONT

Prenez garde, bourgeois de Loudun ! ce bûcher, dressé pour un seul, pourrait bien servir à plusieurs !

(Il entre à l'hôtel de ville ; nouvelles menaces ; les gardes qui le suivent font un mouvement. La foule recule.)

CRIS, hors de la cour

Le voilà ! le voilà !

Scène III

Les mêmes, Grandier, Olivier, gardes, moines, etc.

UNE FEMME, agenouillée

Saint martyr, tu prieras pour moi, n'est-ce pas ?

UNE AUTRE

Votre main, mon père ! votre main !

UNE AUTRE

Mon père, votre bénédiction !

UNE AUTRE

Laissez-moi couper un morceau de votre habit, c'est la robe d'un saint.

GRANDIER

Hélas ! mes frères, hélas ! mes amis, je ne suis qu'un pauvre pécheur comme vous.

MADAME GRANDIER

Vous le voyez, ce n'est pas un condamné, c'est un triomphateur... Grandier !...

GRANDIER

Ma mère !

MADAME GRANDIER

Viens, mon fils ! viens, mon Grandier, viens !

GRANDIER

Oh ! ma mère ! ma mère !

MADAME GRANDIER

Je serai forte, ne crains rien.

GRANDIER

Parce que vous ne connaissez pas tout votre malheur, ma mère.

MADAME GRANDIER

Grandier, j'ai eu cette nuit une vision qui change ma douleur en joie ; je t'ai vu assis à la droite du Seigneur, avec une auréole au front.

GRANDIER

M'y avez-vous seul, ma mère ?

MADAME GRANDIER

Non ; chose étrange, Daniel était avec toi et près de toi, et tous deux vous me disiez : « Ne pleure pas, sainte femme, nous sommes bien heureux. »

GRANDIER

Alors, ma mère, Dieu vous a dit ce que je n'osais vous dire.

MADAME GRANDIER

Daniel doit te suivre ?

GRANDIER

Daniel m'a précédé.

MADAME GRANDIER

Il est mort ?

GRANDIER

Ils l'ont tué !

MADAME GRANDIER

Deux martyrs au lieu d'un ! Mon Dieu ; je suis élue entre toutes les mères.

(L'huissier paraît au balcon ; rumeurs dans la foule.)

L'HUISSIER, au balcon

Silence ! (Lisant.) « Arrêt qui condamne Urbain Grandier à la peine de mort, comme magicien, sacrilège et homicide. »

VOIX, dans la foule

Jeanne ! Jeanne, la fille du juge, la supérieure des Ursulines, pieds nus, en habit de pénitente !

Scène IV

Les mêmes, Jeanne.

JEANNE

Oui, Jeanne, Jeanne pieds nus, en habit de pénitente.

LE GREFFIER, lisant

« Nous, juges ecclésiastiques, réunis sous la présidence de... »

JEANNE

Silence ! Laissez-moi parler d'abord, et, ensuite, vous lirez votre arrêt, si vous l'osez.

LA FOULE

Écoutons ! écoutons !

JEANNE

Oui, oui, écoutez tous, et je voudrais que le monde entier fût ici pour m'entendre : c'est cet homme qui est condamné, mais c'est moi qui suis la coupable ; c'est cet homme qui va mourir, mais c'est moi qui ai mérité la mort.

GRANDIER

Mon Dieu, que dit-elle ?

MADAME GRANDIER

Il est écrit qu'il ne manquera rien à ta gloire, ô mon fils !

JEANNE

Je t'aimais, et c'est cet amour qui m'a perdue ; ma haine, c'était de l'amour ; ma vengeance, c'était de l'amour ; mon parjure, mon impiété, mon sacrilège, c'était encore de l'amour. Oh ! noble esprit, cœur chaste, âme pure (tombant à genoux), pardonne-moi ! pardonne-moi !

GRANDIER

Pauvre créature ! n'est-ce point pour une pécheresse comme toi qu'ont été dites ces paroles du Christ : « Il te sera beaucoup remis, car tu as beaucoup aimé ! »

GRILLAU, lui faisant signe
que le bourreau attend

Mon fils !

GRANDIER

Oui, il est temps, n'est-ce pas ?

OLIVIER, s'approchant

Grandier, dis un mot, fais un signe, et tu es sauvé.

GRANDIER

Je vous recommande Ursule, monsieur de Sourdis.

MADAME GRANDIER, lui tendant les bras

Mon fils !

JEANNE, baisant le bas de sa robe

Grandier !

GRANDIER

Ma mère, soyez bénie !... (Il baise le crucifix que lui présente
Grillau, puis il monte sur le bûcher.) Jeanne, soyez pardonnée !

(Il étend ses deux bras, qu'on attache
aux deux branches du poteau.)

LES DEUX FEMMES

Ah !...

(Le bourreau met le feu au bûcher.)

DISTRIBUTION

Urbain Grandier	M. Mélingue
Le cardinal-duc de Richelieu	M. Alexandre G.
Maurizio	M. Rouvière
Olivier de Sourdis	M. Pierron
Laubardemont	M. Crette
L'abbé Grillau	M. Barré
Le bailli	M. Saint-Léon
Mignon	M. Georges
Le maréchal de Schomberg	M. Peupin
Nogaret	M. Hipp. Armand
Baracé	M. Berthollet
Un prêtre	M. Bonnet
Un exempt	M. Beaulieu
Un greffier	M. Videix
Un homme du peuple	M. Manstein
Un homme du peuple	M. Marcheville
Un religieux	M. Tournot
Un domestique	M. Désiré
Un domestique	M. Malines
Une sentinelle	M. Armand
Une sentinelle	M. Gustave
Un geôlier	M. Paul
Un suisse	M. Morel
Un postillon	M. Serres
Daniel	M ^{me} Hortense Jouve
Jeanne de Laubardemont	M ^{me} Person
Ursule de Sablé	M ^{me} Rey
La comtesse	M ^{me} Astruc
Madame Grandier	M ^{me} Daubrun
Bianca	M ^{me} Mathilde
Une sœur	M ^{me} Louise
Femme du peuple	M ^{me} Héloïse
Femme du peuple	M ^{me} Constance
Femme du peuple	M ^{me} Humblet

BALLET

M^{les} Sidonie, Petit, Ceretta, Coraly, Laurentine, Mariette.